


DURDANS
QUO?



By

[Claude BOURGELAT]

1712-99

LE NOUVEAU

NEWKASTLE,

OU

NOUVEAU TRAITÉ

DE

CAVALERIE.



Le Nouveau
Newkastle
ou
Nouveau Traité
de
Cavalerie
A Lyon
chez
Grabit.
1771.

LE NOUVEAU NEWKASTLE,

OU

NOUVEAU TRAITÉ DE CAVALERIE.



A LYON,

Chez JOSEPH - SULPICE GRABIT, Libraire, rue Merciere.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.



E Livre que je donne au Public, eſt un Ouvrage que la confiance la plus légitime, la plus tendre & la plus ſincere a mis dans mes mains. Je n'ai garde d'en nommer l'Auteur, il deſire d'être inconnu ; & la diſcrétion eſt mon partage.

Rien n'eſt ſi rare que le ſuccès dans les entrepriſes Littéraires, & qui concernent les Arts : on ne doit donc imputer qu'à une ſage prudence, le ſilence modeſte dans lequel il a réſolu d'attendre le jugement que l'on portera ſur ſes premiers travaux, qui d'ailleurs n'offrent rien que d'utile, de curieux & d'intéreſſant.

Persuadé que les eſtampes, dont on décore ordinairement les Livres concernant l'Art de mon-

ter à Cheval, ne ſervent qu'à en augmenter le prix & le volume, ſans les rendre meilleurs, j'ai ſupprimé tous plans de Terre & toutes figures. J'ai cru que le fond des principes contenus dans celui-ci, ſuffiroit aſſez pour l'orner, puiſque ces principes ſont les mêmes que ceux du célebre Monſieur le Duc de NEWKASTLE. Le titre de cet Ouvrage l'annonce d'avance, & ce titre ſeul eſt un préſage flatteur de

l'accueil favorable qu'il mérite, en paroiſſant ſous des auſpices ſi puiſſants, ſi renommés, & ſi dignes de vénération.



PREFACE.



PRÉFACE.

JE n'irai point, plus épris du merveilleux que du vrai, me perdre dans l'obſcurité des ſiecles reculés, & m'égarant ſur le frivole fondement d'une tradition ſuſpecte, chercher dans les temps fabuleux l'origine de l'Art que j'ai l'honneur de profeſſer : les commencements en furent imparfaits ; ainſi ſa nobleſſe conſiſte moins dans ſon antiquité, que dans la réalité

des avantages que nous avons retirés, & que nous retirons encore de ses progrès.

Les Italiens peuvent en être regardés comme les inventeurs; car je ne crains pas de fixer l'époque de sa naissance aux jours heureux qui suivirent immédiatement le renouvellement des Lettres. Ces Peuples industrieux, & doués d'un génie particulier pour les Sciences & pour les Arts, surpasserent bientôt, en effet, tous ceux qui les avoient dévancés. L'expérience est la base du raisonnement: ils s'imaginerent des régles; & joignant enfin

la spéculation à la pratique, ils trouverent le moyen de consacrer entiérement le Cheval à leur usage.

FREDERICO GRISONE, *Gentilhomme Napolitain, fut le premier qui nous fit part de ses lumieres.* CLAUDIO CURTIO, LAURENTIUS CUSSIUS, CÆSAR FIASCHI, PASQUAL CARACCIOLO, *crurent devoir marcher sur ses traces; & l'on vit insensiblement paroître une foule d'écrits, contenant divers assemblages de préceptes & de méthodes différentes.*

Une émulation si vive étoit

un présage flatteur des succès de leurs veilles & de leurs travaux ; rien aussi n'en égala la rapidité. On établit des Académies ; Naples en fut le siege principal, & ce College militaire l'emporta toujours sur celui de Rome, qui s'efforça vainement de lui disputer la gloire de former des Sujets accomplis en ce genre.

N'attribuons néanmoins son éclat & sa splendeur qu'à la supériorité des talents de GIOVAN BATTISTA PIGNATELLI. *Cet illustre Maître mérite avec raison notre admiration & nos homma-*

ges. Nous le voyons revivre dans lès Ouvrages fameux que Mrs. De la Broue *&* De Pluvinel, *ſes dignes Eleves, ont tranſmis à la poſtérité; & ſi c'eſt à ces Grands Hommes que la France eſt redevable de la poſſeſſion d'un Art qui lui étoit totalement inconnu, c'eſt nous acquitter en partie du juſte tribut que nous leur devons, que de faire remonter nos obligations & notre reconnoiſſance juſqu'à lui.*

L'Equitation parvenue dans le ſein de ce Royaume, ne fut pas cultivée avec moins de ze-

le & avec moins d'ardeur qu'elle l'étoit en Italie. On en reconnut ſans peine toute l'utilité; on penſa à la fondation des Académies: Paris, Tours, Bordeaux & Lyon, *furent d'abord les Villes choiſies pour l'établiſſement honorable de ces Ecoles deſtinées à l'éducation de la Nobleſſe; la néceſſité les a ſans doute multipliées depuis.*

Quoi qu'il en ſoit, nous commencions à l'emporter ſur les Italiens, lorſque M. le Duc de NEWKASTLE *vint illuſtrer la Cavalerie par une prodigieuſe étendue de con-*

noiſſances, & l'enrichir par la communication qu'il nous donna des grandes & des heureuſes découvertes qu'il avoit faites. La ſolidité de ſes principes nous ouvrit une route plus ſûre, plus facile & plus courte, que toutes celles qui nous avoient été frayées: auſſi ſes préceptes furent-ils généralement adoptés, malgré le peu d'ordre, le peu de netteté, & la confuſion qui régnoient dans ſes écrits.

C'eſt à ce défaut d'ordre & de préciſion que je prétends remédier. Les regles les plus infaillibles deviennent inutiles

& superflues, si on ne peut les comprendre, des répétitions fastidieuses dégoûtent un lecteur, & l'intelligence des choses naît de la simplicité avec laquelle elles nous sont présentées. Je me suis efforcé, dans cet Ouvrage, d'être, non-seulement clair, mais conséquent; & j'ose dire qu'il suffit d'avoir une teinture légére du Manege, pour m'entendre & pour être convaincu.

Je sais qu'un faux préjugé détermine aujourd'hui le jugement de la plûpart de ceux qui s'arrogent le titre de connoisseurs; je sais qu'ils ima-

ginent que la pratique ſeule peut conduire à la perfection, & qu'en argumentant de ce ſyſtême déplorable, ils rejettent loin d'eux & le Livre & l'Auteur : mais l'Equitation eſt un Art ; tout Art ſuppoſe des principes, parce que le vrai & le beau ne ſauroient dépendre du hazard: ainſi la théorie eſt abſolument néceſſaire. Qu'eſpérer en effet d'un homme qui n'eſt conduit que par une pratique longue, & qui ne peut être qu'incertaine? Incapable de rendre raiſon de ce qu'il fait, il lui ſera impoſſible d'éclairer mon eſprit & de me communiquer ce qu'il

croit ſavoir. A quel titre le regarderai-je donc comme un Maître? Au contraire, quel fruit ne retirerai-je pas des leçons de celui à qui la théorie donne le moyen de connoître & de ſentir les effets de ſes moindres mouvements, & qui peut me développer des regles que l'exécution & l'uſage le plus conſtant ne m'enſeigneront jamais?

J'avoue cependant que l'Equitation demande un travail réel. Je conviens que dans tous les exercices qui dépendent du méchaniſme du corps, l'habitude & la pratique continuelle menent loin; mais ſi la

théorie n'eſt le fondement ſur lequel on étaie & l'on appuie ce méchaniſme du corps, on ne peut manquer de s'égarer.

En travaillant un Cheval, on doit s'attacher principalement à exercer l'eſprit & la mémoire de l'animal; on doit chercher à démêler ſon naturel, à connoître ſa force, pour tirer enſuite parti de cette connoiſſance. Or ſans des lumieres profondes, puiſées dans la ſource des vrais principes, il eſt moralement impoſſible qu'un Cavalier ſe livre à cette contention de génie, qui le fait raiſonner dans les occaſions, & qui lui fait épier

avec ſoin celle qui pourra le conduire à ce qu'il ſouhaite, à ce qu'il entreprend, à ce qu'il deſire ; parce qu'en un mot il faut une méthode pour réparer une nature ſouvent défectueuſe, & preſque toujours indocile. Auſſi quelle a été la ſuite du ſyſtême faux & préjudiciable que je combats?

La connoiſſance du Cheval a paru ſi familiere, & les moyens de le dreſſer ſi généraux & ſi communs, qu'à peine trouve-t-on quelqu'un qui ne ſe flatte de réuſſir dans l'un & dans l'autre de ces points ; & tandis que les Maîtres ne craignent pas de ſacri-

ſier tous les inſtants de leur vie pour parvenir, tandis que courbés ſous le poids de cinquante années d'application & de travail, ils ſe regardent encore comme plongés dans des ténebres épaiſſes, les Diſciples les plus foibles s'imaginent avoir atteint la perfection, & étouffent en conſéquence juſques au moindre deſir de ſe mettre au fait même des premiers éléments.

Si le propre de l'ignorance eſt toujours une préſomption aveugle & ſans bornes, le fruit d'une étude continuelle n'eſt autre choſe que la découverte des difficultés ſans

nombre, à l'aspect desquelles l'homme laborieux fait de nouveaux efforts, & forme sans cesse des doutes sur son propre mérite, bien-loin de l'apprécier.

Telle est en effet l'utilité que j'ai retirée de mes travaux. Convaincu de la distance infinie qui me sépare encore du but que je me suis proposé; si je me détermine à donner cet Ouvrage au Public, c'est plutôt dans l'idée de le persuader du zele & de l'émulation qui m'animent, que dans le chimérique espoir de me faire un nom que j'ambitionne, mais que de foibles talents ne méritent point.

TABLE
DES CHAPITRES.

Faute à corriger.

Page 1ere, *ligne* 6, Aussi de, *lisez*, Aussi ne.

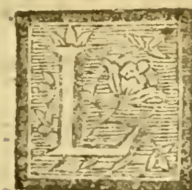
NOUVEAU



NOUVEAU TRAITÉ
DE
CAVALERIE,

CHAPITRE PREMIER.

De l'aſſiette de l'Homme de Cheval.



Es principes concernant l'aſſiette de l'Homme de cheval varient & changent ſelon les pays & ſelon les Maîtres. D'où naît cette diverſité de ſentiments? L'Art de nous offre-t-il donc rien de certain & de réel à cet égard?

LES Italiens, les Eſpagnols, les François, & tous les peuples en un mot chez leſquels la Cavalerie eſt encore en recommandation, adoptent une attitude qui leur eſt ſinguliere : le fond de leurs préceptes généraux eſt, pour ainſi dire, le même; il ſemble néanmoins qu'ils s'attachent à preſcrire des regles différentes pour la poſition. Cette contrariété, qui prend ſa ſource dans le préjugé plutôt que dans des motifs juſtes & légitimes, donne lieu à de vains raiſonnemens: chaque maxime trouve des ſectateurs; & comme ſi le vrai n'étoit pas un, & pouvoit ſe produire ſous des formes arbitraires & oppoſées, tantôt une opinion prévaut, tantôt une autre ſéduit; de

façon qu'il ne reſte à l'ignorant qui veut approfondir, que le doute & la perplexité.

Il eſt cependant une méthode ſûre, & à la faveur de laquelle il ſeroit aiſé de renverſer tous les ſyſtêmes; mais ſans entrer dans un détail ſuperflu des contraſtes biſarres que l'aſſiette ſeule de l'Homme de cheval occaſione, traçons des principes d'autant plus ſolides, que leur évidence ſera ſoutenue par des raiſons convaincantes & démonſtratives.

POUR réuſſir dans un Art où le méchaniſme du corps eſt totalement néceſſaire, & où chaque partie de ce corps a des fonctions particulieres, & qui lui ſont propres, il eſt inconteſtable qu'il faut que ces parties ſoient

dans une attitude naturelle. Si elles étoient dans une ſituation défectueuſe, elles ſeroient privées de cette aiſance & de cette liberté qu'accompagne la grace ; & tout mouvement que ſuit & que dirige la contrainte, étant un mouvement faux & incapable de juſteſſe, il n'eſt pas douteux que la partie forcée précipiteroit le tout dans une diſpoſition irréguliere, parce que cette partie étant une dépendance du corps, & le corps ſe reſſentant auſſi de la gêne de la partie qui en eſt une dépendance, ne pourroit rencontrer ce point fixe, ce contrepoids & cet équilibre, dans lequel conſiſte la perfection d'une exécution fine & meſurée.

IL ne ſuffit donc pas dans la

leçon de l'aſſiette de l'Homme de cheval, de s'en tenir uniquement à des regles triviales & ſuivies indifféremment, il faut les ſavoir digérer & en faire une juſte application, proportionnément à la ſtructure plus ou moins avantageuſe de celui qu'on enſeigne; car tel mouvement naturel à cet homme eſt contraint dans celui-ci : de-là ces défauts qui paroiſſent incorrigibles dans de certains ſujets; un peu plus de théorie, un peu plus d'attention, une étude plus ſérieuſe eût fait cependant de ce Cavalier déſagréable un Cavalier ſouple, liant, & à portée de flatter les regards mêmes des connoiſſeurs.

En effet, les objets ſur leſquels un Maître, jaloux des pro-

grès de ses élèves, doit porter ses vues, sont infinis. En vain seroit-il continuellement occupé du soin qu'entraîne l'examen de toutes les parties du corps de son disciple; en vain chercheroit-il sans cesse le moyen de réparer les défectuosités diverses & sans nombre que l'on apperçoit dans les attitudes de chaque commençant; s'il n'est parvenu à la connoissance de la relation intime qu'il y a du mouvement d'une partie à l'autre, relation produite par l'action sympathique des muscles différents qui les gouvernent, il n'arrivera jamais au but qu'il doit se proposer, sur-tout dans de premieres leçons, qui décident toujours du succès des autres.

Ces préceptes établis, raison-

nons conſéquemment : nous les développerons encore avec plus de force & avec plus de clarté.

LE corps de l'Homme de cheval ſe diviſe en trois parties, dont deux mobiles & une immobile.

LA premiere des mobiles eſt le tronc ou le corps, juſques au défaut de la ceinture ; la ſeconde eſt, depuis les genoux juſques aux pieds ; enſorte que l'immobile eſt, depuis le défaut de la ceinture juſques aux genoux.

LES parties qui ne doivent jamais mouvoir ſont donc, & la fourchure & les cuiſſes du Cavalier : or, pour que ces parties ne ſe meuvent point, il faut leur donner un point d'appui fixe & aſſuré, qu'aucun mouvement du cheval ne puiſſe faire perdre ; ce

point d'appui eſt la baſe de la tenue du Cavalier, & c'eſt ce que nous appellons l'aſſiette de l'Homme de cheval : or ſi l'aſſiette n'eſt autre choſe que ce point d'appui, c'eſt conſéquemment de la poſition des parties immobiles que dépend, non-ſeulement la beauté, mais encore la proportion juſte & ſymmétriſée de l'attitude entiere.

Que le Cavalier ſe mette d'abord ſur la fourchure, occupant directement le milieu du ſiege de la ſelle, qu'il étaie par un appui médiocre ſur ſes feſſes cette poſition, dans laquelle la fourchure ſeule paroît ſoutenir tout le poids de ſon corps, que ſes cuiſſes ſoient tournées ſur leur plat, que pour cet effet le tour des

cuisses parte de la hanche, & que le poids seul de ses cuisses & de son corps soit l'unique degré de force qu'il emploie pour sa tenue; voilà le point certain d'équilibre, voilà la stabilité de l'édifice entier, stabilité dont on ne trouve point la réalité dans les commencements, mais que l'on acquiert insensiblement par l'exercice & par la pratique.

Je ne demande qu'un médiocre appui sur les fesses, parce qu'un Cavalier assis ne sauroit avoir les cuisses tournées sur leur plat; je veux que les cuisses soient tournées sur leur plat, parce que le gras de la cuisse étant insensible, le Cavalier ne pourroit sentir les mouvements de son cheval; j'exige que le tour de la cuis-

ſe parte de la hanche, parce que ce tour ne peut être naturel qu'autant qu'il procede de l'emboëtement de l'os; je ſoutiens enfin que l'Homme de cheval ne doit point mettre de force dans ſes cuiſſes, parce qu'outre qu'elles en ſeroient moins aſſurées, plus il les ſerreroit, plus il s'éleveroit au-deſſus du ſiege de ſa ſelle, & que la fourchure & les feſſes ne doivent jamais en abandonner ni le milieu ni le fond.

Les parties immobiles ſolidement placées, paſſons à la premiere des mobiles, qui eſt, comme je l'ai déjà obſervé, le corps ou le tronc juſqu'au défaut de la ceinture.

Je comprends dans le corps ou le tronc, la tête, les épau-

les, la poitrine, les bras, les mains, les reins & la ceinture du Cavalier.

Sa tête doit être libre, ferme & aisée : elle doit être libre, pour se prêter à tous les mouvements naturels que le Cavalier peut faire, en la tournant de côté ou d'autre ; elle doit être ferme, c'est-à-dire, droite sans être penchée à droite ou à gauche, en avant ou en arriere ; elle doit être aisée, parce que si la fermeté produisoit la roideur, toutes les parties du tronc, & spécialement l'épine du dos, s'en ressentiroient, & seroient contraintes & gênées.

Les épaules seules dirigent par leur mouvement celui de la poitrine, des reins & de la ceinture.

Le Cavalier doit présenter sa

poitrine, par-là son attitude se développe ; il doit faire un pli léger dans les reins, & avancer sa ceinture près du pommeau, parce que cette position l'unit aux mouvements du cheval : or, le port seul des épaules en arriere opere tous ces effets, & les opere précisément dans le degré où il faut ; au lieu que si l'on cherche séparément l'attitude particuliere de ces différentes parties, sans examiner la connexité qu'il y a des mouvements de l'une aux mouvements des autres, il en résultera un pli si considérable dans les reins, que le Cavalier sera, pour ainsi dire, ensellé ; & comme dès-lors il forcera sa poitrine en avant & sa ceinture au pommeau, il se trouvera totalement

couché & renverſé ſur la croupe.

QUANT aux bras, il faut qu'ils ſoient pliés au coude, & que les coudes repoſent également ſur les hanches : les bras étendus tiendroient en effet les mains du Cavalier, ou infiniment trop baſſes, ou infiniment trop éloignées de ſon corps ; & des coudes qui n'auroient aucun appui varieroient ſans ceſſe, & donneroient conſéquemment à la main une incertitude & une irréſolution capables de la falſifier à jamais.

IL eſt vrai que la main de la bride paroît d'abord être celle qui doit être néceſſairement aſſurée, & que l'on pourroit conclure de là que le coude gauche ſeul doit repoſer ſur les hanches ; mais la grace conſiſte dans la ſym-

métrie des parties du tronc ; un coude toujours en l'air d'un côté, & un coude arrèté de l'autre, préſenteroient un ſpectacle déſagréable.

C'EST auſſi ce qui me détermine pour la poſition de la main de la gaule. La main gauche étant à la hauteur du coude, de façon que l'os du petit doigt & le petit os du coude ſoient ſur une ligne droite, cette main, ni trop, ni trop peu arrondie, mais contournée de maniere que le poignet ſeul en dirige l'action, placez la main de la gaule plus bas & plus en avant que l'autre. Je veux que ſon attitude ſoit plus baſſe, parce que, de niveau à la main de la bride, elle la gêneroit dans ſes mouvements ; & ſi j'exige que ſa

ſituation ſoit plus avancée, c'eſt que ne pouvant faire un auſſi grand tour que la main gauche, qui doit être vis-à-vis le milieu du corps du Cavalier, il faut que, pour la ſymmétrie des coudes, celle-ci ſoit inconteſtablement plus baſſe.

Les jambes & les pieds forment ce que j'ai appellé la ſeconde des parties mobiles.

Les jambes ont deux uſages; elles ſervent à aider & à châtier l'animal. Elles doivent donc être près du corps du cheval, & ſur la ligne du corps du Cavalier, parce qu'étant dès-lors près de la partie ſenſible, elles peuvent s'acquitter à temps de leurs fonctions. De plus, comme elles ſont une dépendance de la cuiſſe, ſi la

cuiſſe eſt ſur ſon plat, elles auront, par une conſéquence néceſſaire, le tour qu'elles doivent avoir, & elles communiqueront infailliblement ce tour aux pieds, parce que les pieds dépendent d'elles.

La pointe des pieds ſera un peu plus élevée que le talon; plus la pointe des pieds eſt baſſe, plus le talon ſe rapproche du corps du cheval, & dès-lors il eſt dans le ventre: obſervez néanmoins que preſque tous les Cavaliers, pour relever la pointe, fauſſent & eſtropient la cheville. D'où provient ce défaut? La raiſon en eſt ſimple, c'eſt qu'ils emploient à cet effet la force des muſcles de leurs cuiſſes & de leurs jambes, tandis qu'ils ne devroient ſe ſervir

vir que de la ſeule articulation du cou de pied, articulation que la nature nous a donnée pour en faciliter les mouvements, & pour les déterminer à droite & à gauche, en haut & en bas.

TEL eſt en peu de mots l'arrangement méchanique de toutes les parties du corps de l'Homme de cheval. Je ne m'étendrai pas davantage ſur une matiere traitée amplement par tous les Auteurs en Cavalerie, il eſt inutile d'écrire ce qui eſt écrit; je n'ai eu, dans ce Chapitre, que le deſſein de donner une idée de la correſpondance qu'il y a des parties aux autres, parce que ce n'eſt que par la connoiſſance de cette relation ſympathique que l'on peut parvenir à donner cette aſſiette

naturelle, qui, dans l'Homme de cheval, eſt non-ſeulement le principe de la juſteſſe, mais encore le principe de la grace.

CHAPITRE II.

De la main & de ſes effets.

LA connoiſſance des divers caracteres & des différentes natures des chevaux, des défauts & des vices de leurs conformations, des proportions juſtes & ſymmétriſées des parties qui compoſent leurs corps, eſt la baſe ſur laquelle eſt fondée la théorie de notre Art; mais cette théorie devient, pour ainſi dire, inutile & ſuperflue, ſi nous n'y joignons le talent d'exécuter.

CE talent dépend principalement de la bonté & de la délicateſſe de la main ; délicateſſe que la nature ſeule peut donner, & qu'elle n'accorde pas toujours. Le premier ſentiment de la main, conſiſte en effet dans le plus ou le moins de fineſſe dans le tact. Nous ſommes tous également pourvus de houppes nerveuſes qui forment en nous le ſens du toucher ; mais ce ſens eſt plus ou moins délicat & plus prompt dans les uns que dans les autres : on ne peut conſéquemment définir préciſément le point certain de la main, qui doit répondre & ſe communiquer au point certain de la bouche du cheval ; parce que le ſentiment dans la main eſt auſſi différent

dans les hommes, que le ſentiment dans la bouche eſt différent dans les chevaux.

Je ſuppoſe donc un homme, qui, non-ſeulement eſt en état de juger théoriquement de la qualité de la bouche du cheval, mais que la nature a encore doué de ce tact ſubtil qui contribue à la bonté de la main : voyons quelles ſont les regles qui peuvent concourir à la perfectionner, & à la diriger dans les opérations qu'elle doit faire.

Le cheval va en avant, il va en arriere, il tourne à droite, il tourne à gauche ; ces quatre mouvements ne peuvent ſe faire de la part de l'animal, ſans que la main du Cavalier y conſente par quatre autres mouvements qui y répondent : ainſi la main a cinq poſitions.

LA premiere eſt la poſition générale, d'où partent & d'où doivent partir les quatre autres.

AYEZ la main à trois doigts de votre corps, à la hauteur du coude, de façon que le nœud de votre petit doigt ſoit ſur la ligne droite du petit os du coude; que votre poignet ſoit aſſez arrondi, pour que les nœuds de vos doigts ſoient directement au deſſus de l'encolure du cheval; que vos ongles ſoient vis-à-vis de votre corps, le petit doigt plus près de votre corps que les autres, le pouce exactement ſur le plat des rênes que vous ſéparerez par le moyen de votre petit doigt, la rêne droite paſſant deſſus: voilà la premiere poſition, & la poſition générale.

LE cheval va-t-il en avant, ou plutôt voulez-vous le déterminer en avant ? Rendez la main, & pour cet effet baiſſez les ongles, de façon que votre pouce s'approche de votre corps, que votre petit doigt s'en éloigne, & qu'il prenne la place des nœuds de vos doigts à la premiere poſition, vos ongles directement au-deſſus, & vis-à-vis de l'encolure : voilà la ſeconde.

VOULEZ-vous porter le cheval en arriere ? Partez de la premiere poſition, arrondiſſez totalement votre poignet ; que votre pouce prenne la place de votre petit doigt à la ſeconde poſition, & le petit doigt celle du pouce ; que vos ongles ſoient entiérement tournés du côté de votre

viſage & regardent en haut, tandis que les nœuds de vos doigts feront tournés du côté de l'encolure : voilà la troiſieme.

VOULEZ-vous tourner à droite ? Partez de la premiere poſition, portez vos ongles à droite, renverſant votre main, de façon que le pouce ſoit tourné du côté gauche, & le petit doigt du côté droit : voilà la quatrieme.

ENFIN voulez-vous tourner à gauche ? Partez toujours de la premiere poſition ; portez le dos de la main un peu à gauche, de façon que vos ongles viennent un peu en deſſous, que le pouce ſoit un peu à droite, & le petit doigt à gauche : voilà la cinquieme.

Ces différentes positions ne suffisent point ; il faut passer des unes aux autres avec art & avec méthode.

La main doit donc avoir trois qualités, elle doit être ferme, elle doit être douce, elle doit être légere.

J'entends par main ferme, celle dont le sentiment a un rapport parfait avec celui qui réside dans la bouche du cheval ; ce sentiment étant dans un dégré de fermeté & d'assurance, qui caractérise le bon appui que tout Homme de cheval recherche toujours.

J'entends par main douce, celle qui mitige le point d'appui ferme & assuré, & qui se relâchant un peu, modifie la force du

du ſentiment dont je viens de parler.

ENFIN, j'entends par main légére, celle qui diminue encore le point d'appui, modifié par la main douce.

LES qualités de la main dépendent conſéquemment en partie, de la maniere de ſentir plus ou moins, de rendre & de retenir.

ON ne doit jamais paſſer tout à coup de la main ferme à la main légére, ni de la main légére à la main ferme: ainſi on ne peut en aucun cas dans les mouvemens de la main, franchir le point d'appui de la main douce. Paſſer tout d'un coup de la main ferme à la main légére, c'eſt abandonner totalement le che-

val, c'eſt l'étonner, c'eſt manquer au liant néceſſaire, c'eſt le précipiter ſur les épaules, ſuppoſé que ce tems ſoit pris mal à propos. Paſſer ſubitement de la main légére à la main ferme, c'eſt une ſacade, c'eſt une action déréglée, capable de gâter une bonne bouche, & de falſifier le meilleur apui; il eſt donc indiſpenſable d'agir toujours moëlleuſement, & pour agir moëlleuſement, il faut que le poignet ſeul conduiſe & dirige tous les mouvemens de la main, en la roulant pour ainſi dire, ſelon l'action que l'on doit faire.

C'EST conformément à ces principes, qu'à la premiere poſition, j'exige que votre poignet ſoit aſſez arrondi pour que les

nœuds de vos doigts ſoient au deſſus de l'encolure du cheval, & que je veux encore que le pouce ſoit exactement ſur le plat des rênes. En effet, ſi votre poignet étoit plus arrondi que je ne le déſire, ou s'il l'étoit moins, votre main ne pourroit agir qu'en conſéquence des mouvemens de votre bras, & d'ailleurs elle paroîtroit eſtropiée; & en ſecond lieu ſi le pouce n'étoit pas ſur le plat des rênes, elles couleroient continuellement dans votre main, elles perdroient l'apui en s'allongeant; & vous ſeriez contraint pour le retrouver, de hauſſer la main & le bras à tout moment, ce qui vous jetteroit dans l'embarras, & vous feroit perdre la juſteſſe, ſans laquelle le cheval n'obéïra ja-

mais franchement & librement.

IL eſt vrai que ſur des chevaux bien mis, le cavalier peut prendre des licences ; ces licences ne ſont autre choſe que les mouvemens que nous connoiſſons ſous le nom de deſcentes de main; & ces deſcentes de main ſe font de trois manieres, ou en baiſſant totalement les ongles ſur l'encolure, ou en prenant les rênes de la main droite, quatre doigts au deſſus de la main gauche, & en les laiſſant couler en même tems dans la main gauche, & baiſſant la main droite ſur l'encolure ; ou enfin en mettant le cheval ſous le bouton, c'eſt-à-dire, en prenant le bout des rênes avec la main droite, les abandonnant de la main gauche, & laiſſant tomber

le bout des rênes ſur l'encolure ; mais ces mouvemens, qui donnent une grace infinie au Cavalier, ne doivent ſe faire qu'avec précaution, que dans le tems où le cheval eſt parfaitement raſſemblé, & qu'en contre-balançant par le moyen du corps en arriere, le poids du cheval ſur les hanches.

L'APUI conſtant & continué toûjours dans le même dégré de force, échauffe la partie, émouſſe le ſens du toucher, endort la barre & la rend inſenſible : de-là, la néceſſité de l'action de rendre & de retenir. Il eſt encore, outre les principes que j'ai indiqués, d'autres préceptes non moins certains, mais dont la fineſſe & la délicateſſe ne peut être connue de toutes les mains.

MA main placée à la premiere poſition, j'ouvre les deux doigts du milieu, je relâche conſéquemment ma rêne droite, je referme la main, la rêne droite reprend le point d'apui. J'ouvre le petit doigt, & portant le bout de ce petit doigt ſur cette même rêne droite, je relâche la gauche, & je racourcis la droite, je referme la main entiérement & je l'ouvre auſſitôt; je diminue donc le dégré de tenſion des deux rênes en même tems, enfin je reſſerre la main, je ne la ſerre plus ſi fort, je la reſſerre: c'eſt ainſi que par la vibration des rênes, je confonds le ſentiment de ma main avec celui de la bouche du cheval; c'eſt ainſi que je badine avec une bouche fine & travaillée, &

que je ſoulage ſucceſſivement les deux barres ſur leſquelles ſe fait le point d'apui.

IL en eſt de même de la ſeconde deſcente de main ; ma main droite ſaiſie des deux rênes, je paſſe & je coule ma main gauche ſur les rênes en montant, en deſcendant, & dans le point d'apui de la main douce & de la main légere, au moyen de quoi le cheval cherche lui-même à entretenir l'harmonie de ce ſentiment mutuel, qui ſeul peut lui faire goûter la ſujettion du mords.

J'AI expliqué les différentes poſitions & les différens mouvemens de la main. Diſons un mot des effets que ces mouvemens & ces poſitions produiſent.

LA main du cavalier conduit

les rênes, les rênes agiſſent ſur les branches, les branches ſur l'embouchure & ſur la gourmette, l'embouchure opere ſur les barres, & la gourmette ſur la barbe.

La rêne droite détermine le cheval à gauche, la rêne gauche détermine le cheval à droite. Vous voulez tourner à droit, vous paſſez à la quatrieme poſition, c'eſt-à-dire, vous portez vos ongles à droit; or en portant vos ongles à droit, en renverſant votre main de façon que le pouce eſt tourné du côté gauche, & le petit doigt élevé du côté droit, vous accourciſſez la rêne gauche: donc cette rêne gauche porte & détermine le cheval à droit.

Vous voulez tourner à gauche, paſſez à la cinquieme poſi-

tion ; vous porterez le dos de la main à gauche, de façon que vos ongles viendront un peu en dessous, votre pouce sera à droit, le petit doigt à gauche, ce mouvement accourcira la rêne droite : donc la rêne droite porte & détermine le cheval à gauche.

Je vous ai dit que l'effet de l'embouchure sur les barres, & de la gourmette sur la barbe, dépend des branches. Quand les branches montent, le mords baisse, & lorsque les branches baissent, l'embouchure monte plus haut ; ainsi le cheval allant droit en avant, si vous tenez la main basse & près de vous, l'embouchure presse beaucoup plus sur les barres, & la gourmette ayant par conséquent plus de liberté,

agit moins ſur la barbe. Si au contraire, vous tenez la main haute, un peu avancée, & par conſéquent moins éloignée de la ligne perpendiculaire au bas des branches, dès-lors l'embouchure baiſſe, & les branches travaillent néceſſairement plus ſur la gourmette, qui preſſe alors extraordinairement ſur la barbe; or pour placer, pour ramener la tête du cheval, il faut avoir la main baſſe, & pour relever le cheval peſant à la main, ou qui s'arme, il faut avoir la main haute & un peu avancée.

VOULEZ-vous enfin porter votre cheval en arriere? recourez à la troiſieme poſition, mais arrondiſſez exactement votre poignet, afin de réunir la force des

deux rênes, & d'aider votre cheval à recule par ce moyen plus aiſément dans la balance des talons, ce qu'il ne pourroit faire ſi l'une agiſſoit plus que l'autre.

Il eſt des cas où l'on ſépare les rênes & où l'on en tient une dans chaque main; c'eſt dans ceux où l'on trotte un jeune cheval, ou bien, où l'on en travaille un qui ſe défend. Dans ces occaſions ayez les deux mains à égale hauteur, & tenez-les baſſes & près de vous. Pour tourner le cheval à droit employez la rêne droite, pour le tourner à gauche employez la rêne gauche; mais pour qu'elles faſſent effet, agiſſez doucement du bras en l'éloignant de votre corps, & en portant votre main toujours en bas, & près même de votre botte.

TELS ſont les principes qui vous conduiront à la perfection des aides de la main ; toute autre méthode eſt fauſſe : l'expérience nous le prouve d'autant plus, que les nouvelles découvertes que l'on a cru avoir fait depuis peu, n'ont produit que des mains foibles & lentes, ſans fermeté, dont les mouvemens vagues & incertains jettent la bouche du cheval dans une continuelle irréſolution, & dont la haute poſition a cauſé la ruine totale des jarrets de tous les chevaux travaillés conformément à ces maximes ridicules.



CHAPITRE III.

Des défenſes des Chevaux & des moyens d'y remedier.

LEs défenſes des chevaux naiſſent ſouvent plutôt de l'impéritie du Cavalier, que des défauts naturels du cheval même. En effet, trois choſes peuvent les occaſionner, l'ignorance de l'animal, ſa mauvaiſe volonté, & ſon impuiſſance.

Un cheval ne ſait pas ce qu'on lui demande, il eſt dans la ſujettion, il ſe révolte, rien n'eſt plus commun. Enſeignez-lui donc à connoître; la fréquente répétition de vos leçons convertira enſuite cette connoiſſan-

ce en habitude, & vous le rangerez ſous les loix de l'obéiſſance la plus exacte.

IL ne veut point éxécuter; ce défaut peut procéder ou de malignité, ou de lâcheté, ou de trop d'ardeur; ſouvent il procede des deux premiers de ces vices, quelquefois des trois enſemble. Dans les uns ou les autres de ces cas, il faut uſer de rigueur, mais avec prudence : ſouvenez-vous que l'eſpoir de la récompenſe a autant d'empire ſur l'entendement de l'animal, que la crainte des châtimens.

LE cheval ne peut pas éxécuter, examinez-le; il péchera dans quelque partie de ſon corps ou dans le tout; il ſera défectueux, il manquera de force & de légé-

reté, ou bien il péchera dans les deux points : en un mot un cheval ſe défend. Ne ſait-il pas? Enſeignez-le. Ne peut-il pas? Tâchez par le moyen de l'art de réformer la nature. Ne veut-il pas ſachant & pouvant? Après avoir épuiſé les voies de douceur & de patience, contraignez-le par celles de la rigueur.

Il faut donc qu'un Cavalier parfait dans ſon Art ait le talent de connoître d'où peuvent provenir les défenſes du cheval; & cette connoiſſance eſt d'autant plus difficile, qu'il faut diſtinguer ſi l'origine de la défenſe vient, ou du fond du caractere de l'animal, ou de ſa conformation.

Les natures différentes des chevaux ſont innombrables; il eſt

vrai qu'il en eſt de générales dont les particulieres ſe reſſentent toûjours.

QUATRE qualités concourent à former un cheval défectueux & mauvais, la foibleſſe, la peſanteur, le défaut de courage & la pareſſe.

QUATRE qualités concourent à former un cheval parfait, la force, la légéreté, le courage & le jugement.

LE mêlange de ces différentes qualités forme les diverſes natures de l'animal, ſelon qu'il eſt plus mal ou mieux conſtitué; car ſon tempérament, ou plutôt l'harmonie ou la diſcordance des parties organiques, qui compoſent ſa machine, décident preſque toûjours de ſon caractère : c'eſt

c'eſt au Cavalier qui entreprend, à ne travailler qu'avec ſageſſe, & à conformer ſes régles & ſes principes à la nature & aux forces du cheval qu'il veut dreſſer & qu'il doit connoître.

Un cheval eſt difficile au montoir : allez à la ſource d'où peut provenir ce vice. Il provient ou de l'ignorance, ou de la brutalité de ceux qui l'ont exercé les premiers, ou de ce que la ſelle l'a bleſſé, ou d'un caractère naturellement méchant. De quelque cauſe qu'il procéde ne battez point l'animal ; bien loin de le corriger de ce défaut, vous l'y confirmeriez. Flattez-le en l'approchant, maniez ſa tête & ſes crins, frappez, en lui parlant, ſur le ſiége de la ſelle. Tenez-vous ferme en-

ſuite, mettez ſeulement le pied à l'étrier pour aſſurer le cheval, qui doit, avant que de paſſer plus loin, s'accoutumer & perdre l'appréhenſion qui lui fait haïr le montoir; peu à peu il ſe laiſſera monter, vous le deſcendrez, vous le remonterez pluſieurs fois de ſuite ſans lui demander autre choſe, & vous le renverrez à l'écurie. S'il arrive, lorſque vous ſerez en ſelle, qu'il s'enfuye de la place où il aura été monté, remenez-l'y, tenez-l'y quelque temps, flattez-le & deſcendez-le. Les premieres leçons doivent toujours être bien méditées, quand il s'agit de ramener un cheval de la liberté à l'obéiſſance & à la ſujettion de la ſelle, de la bride & du poids du corps de l'homme;

il n'eſt point étonnant qu'il employe ſes forces & ſa vigueur à ſe défendre.

LA plûpart des poulains font difficulté de paſſer, & de ſe porter où on veut les conduire ; cette premiere déſobéiſſance ne doit pas ſurprendre. Elle provient de l'habitude qu'ils ont contractée dès leur naiſſance de ſuivre leurs meres. Accoutumés à cette liberté, aſſujettis tout à coup par le mords, il eſt naturel qu'ils ſe révoltent. On ne peut les corriger de ces premieres impreſſions que par la douceur, & par la patience ; un Cavalier qui auroit recours à la force, & qui employeroit ce moyen ſur le champ, aviliroit l'animal & le rendroit à jamais vicieux. Si l'on ne peut

donc déterminer le poulain en avant, il faut faire marcher un cheval devant lui ; le Cavalier qui montera le poulain, essayera de le conduire insensiblement à côté du cheval qui lui servira de guide, & ensuite de le dévancer. Si le poulain s'étonne de ne plus voir le cheval, & qu'il veuille ou s'arrêter ou reculer, le Cavalier essayera de le chasser en avant, soit de la voix, soit par quelque léger châtiment ; ou bien celui qui montera le cheval fait & assuré, lui donnera quelques petits coups de chambriére pour le déterminer ; & si d'abord on ne peut y réussir, le Cavalier repassera devant, & peu à peu le poulain s'accoutumera & s'acheminera, car une leçon seule ne suffit pas.

LA plûpart des chevaux qui ſont ombrageux, ont quelques defauts de vuë qui leur fait craindre d'approcher des objets. Le Cavalier doit en ce cas avant que d'uſer des châtimens, qui le plus ſouvent étonnent le cheval, & lui ôtent la vigueur & le courage, tâcher de le conduire doucement vers la choſe qu'il redoute, ſoit par la voix, ſoit par un mouvement léger des jambes. S'il refuſe d'avancer, on peut lui faire diſcrettement ſentir les éperons & le pouſſer imperceptiblement, en le flattant, où il ne veut pas ſe porter de lui-même. Les coups rigoureux ne ſauroient le guérir de cette humeur craintive qui eſt un défaut naturel, ni de l'imperfection de la vuë qui eſt une ma-

ladie ; mais l'habitude de reconnoître & de ſentir l'objet qu'il craint, peut avec le tems ſuppléer au défaut de la nature. Si cependant la pareſſe & la malice étoient jointes à ces accidens, alors vous uſerez ſelon le beſoin de douceur & de châtimens ſévéres, & vous les proportionnerez ſuivant les effets qu'ils produiront. Du reſte ne ſurprenez jamais de jeunes chevaux ombrageux, ne leur faites point peur avec ce qu'ils craignent le plus, ne recherchez pas les occaſions de les battre pour les contraindre d'en approcher, accoutumez-les peu à peu & avec patience ; l'effroi du châtiment eſt ſouvent plus préjudiciable, que celui du premier objet appréhendé.

Il en eſt qui ſont ſaiſis d'une telle frayeur à l'aſpect d'un pont de pierre ou de bois, & au bruit & au retentiſſement des concavités, qu'ils ſe précipitent dans l'eau ſans que le Cavalier puiſſe les retenir. On peut les guérir de cette crainte, en faiſant élever la place où on les met dans l'écurie, de trois pieds au deſſus du pavé, & en la faiſant garnir de plateaux de chêne. Le cheval étant ſur les plateaux, ſes pieds font le même bruit que lorſqu'il marche ſur un pont, & il eſt conſéquemment forcé de s'y accoutumer.

Pour l'habituer auſſi au bruit de l'eau qui paſſe ſous le pont, menez-le à un moulin, faites planter deux piliers vis-à-vis de

la rouë, & attachez-le à ces piliers plusieurs fois réguliérement deux heures dans la journée. Ces différentes opérations faites, remenez votre cheval sur le pont, & faites-le précéder par un cheval qui n'ait aucune crainte; peu à peu vous le verrez passer le pont entier aussi librement & aussi tranquillement que s'il n'eût jamais eu la moindre appréhension.

Quant au cheval naturellement porté à se coucher dans l'eau, ayez deux bâles de plomb percées, attachez les à une petite ficelle. Dans le moment que vous verrez que le cheval sera prêt à se coucher, vous les lui laisserez tomber dans les oreilles, & s'il se relève ou continue son chemin

min, vous les retirerez ; ce moyen n'eſt pas moins ſûr que celui de lui rompre alors ſur la nuque un flacon de verre revêtu d'oſier, & de lui faire couler dans les oreilles l'eau qu'il contenoit.

Le feu, la fumée, l'odeur de la poudre, le bruit des canons & des autres armes, étonnent & épouvantent naturellement un cheval. Il en eſt peu qui veuillent approcher du feu, & qui paſſent au travers ſans difficulté. Il eſt néanmoins des occaſions où l'on eſt obligé, malgré ſoi, d'y porter le cheval que l'on monte; il eſt donc néceſſaire de l'y accoutumer. Commencez d'abord à le lui faire reconnoître, & pour cet effet attachez-le entre deux piliers, & faites tenir à trente pas de lui pen-

dant quelques jours, & à diverſes repriſes, un brandon de paille ardente. Que l'homme qui le porte approche du cheval pas à pas, qu'il s'arrête ſouvent, ſelon le plus ou le moins de frayeur qui ſaiſira le cheval, qui, dans peu, ne redoutera plus cette flamme. Montez enſuite le cheval, menez-le inſenſiblement juſques au brandon, ſans que l'homme quile tient remue; & s'il en approche ſans crainte, l'homme à pied fuira avec le feu à la main & le Cavalier le pourſuivra. Voulez-vous que votre cheval paſſe au travers de la flamme? faites mettre la paille à demi éteinte à terre, & il y paſſera.

POUR ce qui regarde le bruit des armes & de la caiſſe, faites-

le lui entendre avant de lui donner ſon avoine ; réguliérement tous les jours, pendant un certain temps ; vous l'y habituerez.

ON appelle cheval entier à une main celui qui refuſe d'y tourner. Un accident à un pied, à une jambe, à une épaule, ſera ſouvent cauſe que le cheval ſera entier du côté où il ſentira de la douleur ; un mal de reins ou de hanches, une courbe, des éparvins l'empêchant de ſe bien appuyer ſur les jarrets, feront qu'il ne voudra pas tourner. L'Art ne peut remédier à ces inconvéniens : ainſi tout cheval affecté ne ſauroit bien manier, puiſqu'il n'aura point de ſoupleſſe.

IL n'eſt point d'ailleurs de cheval qui ne ſe porte plus naturel-

lement à une main qu'à l'autre, & alors il ſe porte du côté où il ſe ſent plus foible, parce que le plus fort fait plus aiſément la plus grande action du tour.

ILS peuvent encore être entiers par quelque défaut de vue, accidentel ou naturel. J'ai éprouvé, pour corriger alors le cheval de ce vice, un moyen qui m'a réuſſi. J'ai mis une Lunette ſur l'œil malade, & comme le défaut provenoit de la maladie, le cheval s'eſt déterminé peu à peu à la main où il étoit entier; enſuite j'ai fait de petits trous à cette Lunette, je les ai agrandis inſenſiblement, & l'œil du cheval accoutumé de degré en degré à recevoir la lumiere, & à ſe tourner à cette main, ne s'eſt plus révol-

té ; je l'y ai exercé de temps en temps pour l'y confirmer.

J'AI dit qu'il n'y a pas de cheval qui ne ſe porte plus naturellement ſur une main que ſur l'autre : leur inclination les porte en effet ordinairement à gauche plus volontiers qu'à droite : les uns en attribuent la cauſe à la ſituation du poulain dans le ventre de ſa mere, & prétendent que dès-lors il eſt tout plié du côté gauche ; les autres ſoutiennent que le cheval ſe couchant le plus ſouvent ſur le côté droit, contracte l'habitude de plier le col & la tête à main gauche. Sans s'attacher à ces vaines ſpéculations, il eſt plus ſimple d'imaginer que cette habitude naît de la coutume dans laquelle les palfreniers ſont de le

ſervir. En premier lieu, le licol, le filet, la bride, les ſangles & la ſelle ſe mettent & s'attachent du côté gauche ; on panſe un cheval, & on lui donne à manger de ce même côté ; on le conduit toûjours de la main droite en le menant en main, & par ce moyen on lui tire la tête à gauche : voilà conſéquemment bien des raiſons capables de faire préſumer, que s'il lui eſt plus libre de tourner à cette main, on doit s'en prendre à l'habitude qu'on lui en donne ſoi-même.

LES chevaux qui ont plus de pente à ſe porter ſur la main droite ſont rares, c'eſt ſigne ſouvent qu'ils ſont de nature maligne ; ils ſont long-temps à perdre ce défaut, & donnent beaucoup de peine.

LES châtiments violents ne ſont pas propres à déterminer le cheval entier à une main : s'il eſt mélancolique & flegmatique, il perd le courage & la vigueur ; s'il eſt colére, s'il eſt actif, il ſe déſeſpere : travaillez-le donc ſelon l'Art & les remedes que vous imaginerez capables de réformer l'habitude qu'il a priſe, & de corriger ſa déſobéiſſance. Se défend-il avec obſtination à une main? Prenez dans la leçon ſuivante le premier tour du côté où il ſe porte plus aiſément ; finiſſez-la de même : vous vaincrez-le cheval peu à peu ; & autrement vous le gendarmeriez pour jamais. Un cheval qui ſe défend avec force, qui a du cœur & de la vigueur, ſes défenſes vain-

cues, ne manquera pas de réussir, pourvu qu'il soit sous la conduite d'un homme savant & intelligent, & qui ait l'usage & la pratique de l'accord de la main & des jambes : ce cheval même est préférable à celui qui ne se révolte point, parce que souvent la nature manque, pour ainsi dire, dans ce dernier, attendu sa foiblesse & son peu de cœur.

POUR apprendre à un cheval à tourner à toutes mains, séparez vos rênes, ainsi que je l'ai déjà observé; laissez-lui en la liberté; soutenez-le médiocrement, & de façon que vous puissiez aisément lui tirer la tête du côté où vous voudrez le tourner, afin de lui rendre l'action plus libre en tournant.

LE cheval refuſe-t-il d'obéir ? Examinez-le. Eſt-il impatient, méchant & colére ? Ne le battez point, pourvû qu'il aille en avant, parce qu'étant retenu, cette ſujettion le châtie aſſez ; s'il s'arrête, s'il cherche à ſe défendre en ſe portant en arriere, déterminez-le en avant par le moyen de la chambriere.

LA défenſe d'un cheval dont la bouche eſt mauvaiſe, s'exerce plûtôt en avant qu'en arriere & en forçant la main. Celui-là ne doit pas être battu, & il doit être retenu, comme je viens de le dire : il faut lui donner un bon & un juſte appui, & le mettre ſur les hanches, afin de lui ôter l'habitude de s'appuyer ſur la bride, & de forcer la main. Si le cheval eſt pe-

ſant, ne le preſſez pas avant de l'avoir allégéri du devant, ou avant de l'avoir mis ſur les hanches, de crainte qu'il ne ſe précipite ſi fort ſur les épaules, qu'il ſoit enſuite très-difficile de le relever. Allégériſſez ſur-tout celui qui joindroit la malice à la peſanteur; car ſi vous le preſſiez, il ſe défendroit par vice; & n'étant ſecondé ni par la force ni par la légéreté, vous courriez ſur lui des riſques évidents.

Un cheval retif eſt un cheval qui ne veut point aller en avant, qui ſe défend à une place par des contre-temps de différente eſpece. N'y a-t-il pas à craindre de ſe rebuter ſoi-même avec un cheval qui a gardé long-temps ce vice? Quelle patience pour le corriger d'un défaut

aussi essentiel, & qui par l'habitude & par la longueur du temps, peut être devenu aussi enraciné qu'un défaut naturel ! Observez avec un animal de cette espece, c'est-à-dire, avec un cheval retif pour avoir été trop contraint & trop gourmandé ; autant de douceur que s'il étoit poulain : les éperons sont contraires à ce dernier comme à l'autre; servez-vous de votre gaule pour les chasser en avant, vous les étonnerez moins : les éperons effraient un cheval, ils le rendent timide, & feroient plutôt capables de le faire devenir retif, que de le déterminer s'il étoit ramingue.

On peut encore, pour corriger le cheval retif, le faire beaucoup reculer dans le moment même de défense : quelquefois ce châti-

ment réussit : mais la regle générale est de porter en avant tout cheval dont les contretemps se font à la même place, soit que ces sauts déréglés se fassent en tournant ou en se traversant ; & pour cet effet les parties de main sont admir ables.

La plus dangereuse des défenses est celle dans laquelle le cheval se leve précipitamment sur les pieds de derriere & presque tout droit, parce que dans cette situation il peut se renverser sur le Cavalier, & que le Cavalier par conséquent court risque de perdre la vie. On en corrige le cheval par un châtiment qui ne produit qu'un effet dangereux, s'il n'est pas donné à propos. Lorsque le cheval se leve droit pour former sa pointe,

mettez tout votre corps en avant, rendez toute la main ; le contre-poids de votre corps le forcera à remettre les pieds de devant à terre. Pour le corriger, ſerrez des d ux & appuyez vivement les talons dans le temps que ſes pieds de devant ſeront près de terre.

Ces aides & ces châtiments doivent être donnés avec une grande juſteſſe & une grande préciſion ; car ſi vous ſerrez des deux dans le temps que le devant du cheval eſt en l'air, il ſe renverſera ; au contraire, ſi vous n'appuyez les éperons que dans le temps que ſes pieds de devant ſeront près de terre & qu'il retombera, il eſt impoſſible qu'il ſe renverſe, parce que dès que ſa pointe eſt terminée & qu'il re-

vient dans ſa poſition ordinaire, il ne peut relever ſon contretemps ſans prendre la force de terre ; or avant de lui en donner la liberté, il a eſſuyé le châtiment, & le châtiment le porte en avant & le corrige..

CETTE défenſe eſt encore plus terrible dans les chevaux coleres & qui ont peu de force, que dans les autres. Ceux-là font des pointes continuelles ; & quelque précaution que prenne le Cavalier, il eſt à tous moments en danger : voici la maniere de châtier ces derniers.

ATTACHEZ le cheval entre les deux piliers très-court, avec un bon caveçon de corde, & qu'il n'y ait perſonne ſur lui. Piquez le cheval à la feſſe avec un aiguil-

lon pour le faire ruer, flattez-le quand il rue, continuez à le faire ruer, flattez-le & tenez-le ainſi un quart-d'heure par jour. Lorſqu'il rue d'abord qu'on approche l'aiguillon, & ſans attendre qu'on le pique, montez-le, tenez les rênes très-longues dans votre main, appuyez le poinçon, & qu'un homme à pied armé de l'aiguillon le pique en même tems, careſſez-le s'il rue, continuez d'appuyer le poinçon & faites-le ruer juſqu'à ce qu'il rue à l'approche du poinçon, & ſans le ſentir; vous devez le mettre à ce point au bout de ſix ou ſept jours. Dans cet état, vous l'ôterez des piliers, vous le monterez en le faiſant trotter à la longe, & vous le ferez d'abord ruer avec l'aiguil-

lon & le poinçon ; enſuite vous marcherez deux ou trois pas, vous le ferez ruer, & continuerez ainſi par gradation. Vous le galoperez ; s'il ſe préſente pour faire une pointe, vous vous ſervirez du poinçon : rien n'eſt au deſſus de cette leçon pour corriger le cheval de ce vice dangereux & terrible.

CEUX qui ruent continuellement, ſoit en allant en avant, ſoit à la même place, veulent être extrêmement renfermés ; reculez-les vigoureuſement, & vous leur ôterez ce défaut.

RESUMONS ce Chapitre. Les chevaux ſont naturellement moins adroits que nerveux, plus timides que courageux, plus coleres que méchants. S'ils entrent dans

le

le désespoir, c'est souvent pour éviter plutôt l'extrême douleur, ou la sujettion qu'ils ressentent ou qu'ils craignent, que pour entreprendre contre celui qui les travaille. Armez-vous d'un grand fond de patience. Tenez les chevaux coleres plus en crainte qu'en sujettion; ils sont naturellement sensibles & craintifs, & les châtiments contraints pourroient les rebuter & les désespérer. Ceux qui sont d'un naturel bouillant sont communément timides & malicieux, ainsi prévenez les désordres & les fautes qu'ils peuvent commettre; car la douceur & les caresses ne les réduiroient point, & la rigueur de l'école les aviliroit; enfin usez de leçons courtes, faciles, & réitérées avec

les chevaux flegmatiques, parce qu'ils ont peu de mémoire & fort peu de courage & de force. Ne vous départez point en un mot de ce grand principe, qu'il faut toûjours garder un juste milieu entre une douceur trop pusillanime & une rigueur trop sévére; proportionnez l'exercice du cheval aux forces que vous découvrirez en lui, l'habitude des leçons à la mémoire qu'il aura, & les menaces, les châtiments & les caresses, à la disposition de son courage.



CHAPITRE IV.

Du Trot.

L'ACTION des jambes d'un cheval qui trotte, eſt d'avoir dans ce mouvement deux pieds en l'air & deux à terre, au même temps traverſés de maniere que le pied du montoir de devant & le pied du hors montoir de derriere ſoient en l'air, & les deux autres alternativement à terre. Cette action eſt la même que celle du pas; mais dans l'action du trot, le mouvement eſt plus vîte & plus diligent.

IL n'eſt point d'Auteurs anciens & modernes qui n'aient dit,

que le trot eſt le fondement des leçons que l'on doit donner à un cheval ; il n'en eſt point auſſi qui ne ſe ſoient contentés de donner à cet égard des principes généraux ; nul d'entr'eux n'eſt deſcendu dans le détail des regles particulieres , & dans la diſtinction des cas qui ſouffrent des exceptions , cas qui arrivent fréquemment par les différentes conformations , & par les diſpoſitions plus ou moins favorables des chevaux que l'on entreprend : enſorte qu'en ſuivant leurs maximes , on a vu pluſieurs chevaux avilis , peſants & ruinés plutôt que dénoués, & qu'il eſt réſulté de leurs principes , quoique bons , autant d'inconvéniens , que s'ils euſſent été dictés par l'incapacité & l'ignorance.

LE trot, pour produire de bons effets, doit avoir trois qualités essentielles. Il doit être déterminé, délié & uni. Ces trois qualités nécessaires ont une dépendance absolue, & participent l'une de l'autre : on ne peut en effet passer au trot délié, sans avoir commencé par le trot déterminé ; & on ne peut parvenir au trot uni, sans avoir fait connoître au cheval le trot délié.

J'APPELLE trot déterminé, celui dans lequel le cheval trotte sans se retenir, sans se traverser, & par le droit : c'est conséquemment celui par lequel on doit commencer ; car avant de rien entreprendre, il faut indispensablement qu'un cheval embrasse sans peine & sans crainte

le terrein qu'il découvre devant lui.

LE trot peut être déterminé ſans être délié : le cheval peut en effet ſe porter en avant, mais ne pas avoir en même temps ce dénouement dans les membres qui caractériſe le trot délié. J'entends par trot délié, celui dans lequel le cheval en trottant, & dans chaque mouvement de ſon trot, plie toutes les jointures, c'eſt-à-dire, celles des épaules, des genoux & des pieds ; ce que ne peuvent faire les poulains à qui l'exercice n'a pas encore donné cette facilité dans le maniment de leurs membres, & qui trottent au contraire avec une roideur étonnante, & ſans faire montre du moindre reſſort.

LE trot uni eſt celui dans lequel les mouvements du cheval ſont tellement égaux, que ſes jambes n'embraſſent pas plus de terrein les unes que autres ; il faut que dans cette action le cheval raſſemble ſes forces, & les diſtribue également, pour ainſi dire.

POUR paſſer du trot déterminé au trot délié, il faut renfermer peu à peu le cheval ; & dès qu'il aura acquis dans cet exercice la ſoupleſſe néceſſaire pour manier ſes membres avec liberté, vous le renfermerez inſenſiblement de plus en plus, & peu à peu vous le conduirez au trot uni.

LE trot eſt le premier exercice que l'on enſeigne au cheval : cette leçon eſt néceſſaire ; mais

donnée ſans jugement, elle devient fauſſe & préjudiciable.

LES chevaux qui ont de l'ardeur, ont une diſpoſition trop grande au trot déterminé : ne les abandonnez pas, retenez-les, appaiſez-les, modérez leurs mouvements en les renfermant avec ſageſſe; leurs membres ſe dénoueront, & ils acquerront en même temps l'union néceſſaire.

LE cheval eſt-il peſant ? Conſidérez ſi la peſanteur ou l'engourdiſſement des épaules ou des jambes de l'animal provient d'un défaut de force ou de ſoupleſſe, ou s'il naît d'un exercice défectueux, outré ou trop médiocre. Si le cheval eſt peſant parce que le mouvement de ſes bras & de ſes épaules eſt naturellement

froid

froid & pareſſeux, & ſi en même tems ſes membres ſont bons, & que ſa force ne ſoit que nouée & retenue, pour ainſi dire, le médiocre, mais le continuel exercice du trot le dégourdira, l'aſſouplira, & lui rendra l'action des épaules & des jambes plus libre. Soutenez-le en le trottant, mais prenez garde de le retenir juſqu'au point de trop modérer ſes mouvemens; en le ſoutenant, aidez-le & chaſſez-le en avant; obſervez néanmoins, que, s'il eſt chargé de tête, la continuation du trot pourroit lui rendre l'appui encore plus lourd, parce que par-là il s'abandonneroit encore d'avantage.

CELUI qui auroit des diſpoſitions à être ramingue doit être te-

nu au trot déterminé. Tout cheval qui tient du ramingue a de la disposition à unir ses forces; ne songez donc qu'à le déterminer en avant; dans le tems qu'il vous obéira, & qu'il s'y portera sans peine, retenez-le légérement, rendez la main tout de suite, & vous verrez que peu à peu le cheval pliera les jointures & s'unira de lui-même.

Le cheval froid & pareſſeux, & dans lequel on trouve de la force & de la reſſource, veut être auſſi trotté déterminément. S'il s'anime, raſſemblez-le peu à peu, afin de le conduire inſenſiblement au trot délié; mais ſi en le raſſemblant, vous ſentez qu'il ſe retienne & qu'il rallentiſſe ſon mouvement, uſez des aides vi-

ves, chaſſez-le en avant ſans cependant ceſſer de le retenir doucement de la main; alors il s'animera & s'unira.

QUE ſi le cheval froid & pareſſeux, manque de force dans les jambes & dans les reins, ménagez-le dans le trot, autrement vous l'énerveriez. D'ailleurs pour vous prévaloir des forces du cheval qui en a peu, donnez-lui de l'haleine en l'exerçant lentement, & en augmentant peu à peu la vigueur de ſon exercice, car il faut vous ſouvenir que vous devez ceſſer de travailler un cheval avant que la laſſitude l'accable; n'outrez jamais la leçon dans l'eſpérance de lui dénouer les membres en le trottant; vous lui falſifierez & vous lui endurciriez

l'appui, ce qui n'arrive que trop ſouvent.

De plus, il eſt important d'obſerver, que, ni dans le trot déterminé, ni dans le trot délié, ni dans le trot uni, il ne faut pas s'attacher à la main, croyant de relever le cheval & de lui placer la tête. S'il a l'appui à pleine main & que l'action du trot ſoit retenue par la ſujettion de la bride, les barres, la barbe, ſeront bientôt endormies, & la bouche totalement endurcie : ſi au contraire il a la bouche ſenſible, cette même ſujettion la lui offenſera : il faut donc, comme je l'ai déjà dit, le conduire inſenſiblement au véritable appui, lui placer la tête & lui aſſurer la bouche par le moyen des arrêts, des demi-arrêts en le

retenant d'une main légére, en la rendant auſſi-tôt, & en le laiſſant ſouvent trotter ſans bride.

IL y a une différence entre les chevaux qui peſent & ceux qui tirent à la main. Les premiers s'appuient & s'abandonnent ſur la main pour être foibles ou trop chargés, ou pour avoir la bouche trop charnue, & par conſéquent endormie. Les autres tirent, parce qu'ils ont les barres dures & communément rondes & décharnées; ceux-ci peuvent ſe ramener par l'exercice du trot & du petit galop, & ceux-là ſe peuvent allégérir par l'art en ſe fortifiant par le trot. Les premiers qui peſent ſont ordinairement pareſſeux, ceux qui tirent ſont pour la plûpart impatiens, déſobéiſſans, & par cela

même plus dangereux & plus incorrigibles.

LA ſeule marque, ou plûtôt la marque la plus aſſurée que votre cheval trotte bien, c'eſt lorſqu'en trottant, & que vous le preſſez un peu, il eſt prêt à galoper.

APRÉS avoir trotté votre cheval par le droit, trottez-le ſur de grands cercles, mais avant de le trotter ainſi, faites lui reconnoître le terrain au pas. Ce terrain reconnu, exercez-le au trot; un cheval chargé & peſant, trouve plus de contrainte à tenir ſes forces unies pour pouvoir bien tourner que pour aller par le droit; cette action du tour occupe la force de ſes reins, ſa mémoire & ſon attention: ainſi, qu'une partie de vos leçons ſe faſſe en allant

par le droit, terminez-les même de cette façon, & que les diſtances des arrêts multipliés ſoient courtes, médiocres ou longues, ſelon que vous le trouverez néceſſaire; je dis des arrêts multipliés, car les arrêts ſont ſouvent des châtimens pour des chevaux qui s'abandonnent, forcent la main, ou qui s'appuyent trop en trottant.

Il eſt des chevaux qui ont les épaules aſſouplies, mais qui néanmoins s'abandonnent, faute, de la part du Cavalier, d'avoir ſoutenu fort ſouvent la main de la bride en les travaillant ſur de grands cercles: trottez-les ſur une piſte & bien large, & arrêtez-les ſouvent, tenant votre corps en arriere avec la jambe de dehors

pour leur faire baiſſer les hanches.

Les principaux effets du trot ſont donc d'allégérir le cheval, & de lui donner de l'appui : En effet, dans cette action le cheval eſt toujours porté d'un côté ſur une jambe de devant, & de l'autre ſur une jambe de derriere; or le devant & le derriere étant également ſoutenus de biais, le Cavalier ne peut manquer de lui aſſurer la tête & de lui dénouer les membres; mais s'il diſpoſe les eſprits & les mouvemens du cheval nerveux, aux plus juſtes leçons, ſi le trot développe ſes forces nouées & retenues, pour ainſi dire; ſi ce premier exercice eſt le fondement de tous les airs & de tous les maneges, il doit être proportionné à la vigueur du cheval.

IL ne faut pas pour en juger s'arrêter aux actions apparentes. Un cheval peut avoir fort peu de reins, & accompagner nerveusement quelque bel air tant que ses forces seront unies, mais la désunion causée par l'exercice immodéré du trot, fera que le cheval traînera l'air de son manege.

IL en est aussi qui sont très forts de reins, mais qui ont les membres foibles ; ils se retiennent, ils se courbent en trottant, ils se défient de leurs épaules, de leurs jambes ou de leurs pieds. Leur irrésolution ne procéde que d'un sentiment naturel qu'ils ont de leur débilité. Ne les travaillez pas excessivement au trot, n'usez pas de châtimens rigoureux ; leurs épaules, leurs jambes ou leurs

jarrêts s'affoibliroient, de façon que venant bientôt à s'acculer ou à s'abandonner sur l'appui, ils ne pourroient plus se soutenir à aucun air, avec vigueur & avec justesse. Que vos leçons soient donc bien méditées ; l'unique moyen qui peut vous assurer de leur succès est la sagesse dans la dispensation que vous ferez des forces de l'animal, & dans la sagacité avec laquelle vous déciderez du manege, auquel son inclination & sa disposition le portent.

JE termine ce Chapitre par la façon dont on trotte un jeune cheval avant de le monter. Mettez-lui un simple bridon dans la bouche, ajustez-lui un caveçon sur le nez, à l'anneau duquel vous attacherez une longe d'une lon-

gueur raiſonnable. Faites tenir cette longe par un palfrenier, qui, après avoir éloigné de lui le cheval, reſtera immobile dans le centre de la volte ou du cercle que décrira le cheval. Faites ſuivre le cheval par quelqu'un armé d'une chambriere; l'animal en ayant peur ſera obligé d'aller en avant, & de tourner de la longueur de la corde. Le palfrenier tiendra la longe ferme dans la main, par ce moyen il tirera en dedans la tête du cheval, & la croupe ſera conſéquemment hors du cercle.

EN travaillant le jeune cheval de cette maniere, ne le preſſez point. Faites le d'abord cheminer au pas, enſuite déterminez-le au trot. Si vous n'obſervez point cet-

te méthode, il ne débarrassera pas ses jambes, il sera penché d'un côté, & plus sur une hanche que sur l'autre; le pied de devant, du dedans de la volte, heurtera celui de dehors, & la douleur que le cheval ressentira, l'obligera de chercher une défense & l'empêchera d'obéir.

Si le cheval refuse de trotter, la personne armée de la chambriere l'animera, en frappant le cheval ou en frappant de la chambriere à terre. S'il galoppe au lieu de trotter, le palfrenier secouera la longe attachée au caveçon, & le cheval se remettra au trot.

Dans cette leçon, on décide bien plus aisément de la nature, de la force, de l'inclination & de la gentillesse du cheval, que des

qualités de celui qui eſt monté d'abord ; alors il eſt plus facile d'obſerver & de conſidérer tous ſes mouvemens ; au lieu que, s'il eſt ſous le Cavalier, dans ces premiers commencemens, ſon naturel étant de ſe révolter, de ſe tirer de la ſujettion & d'employer toute ſa force & toute ſon induſtrie pour ſe défendre de l'Homme, il eſt moralement impoſſible de porter un jugement ſur ſa diſpoſition & ſur ſon aptitude.



CHAPITRE V.

De l'Arrêt ou du Parer.

LE moyen le plus sûr pour unir & pour assembler les forces d'un cheval, pour lui assurer la bouche, pour lui affermir la tête & les épaules, pour le rendre léger à la main, & capable de toute justesse sur toutes sortes d'airs & de manege, dépend absolument de la perfection & de la délicatesse des arrêts.

POUR former ou marquer bien un arrêt, il faut animer un peu le cheval, & dans le tems que l'on sent qu'il va plus vite qu'à la cadence de son train, approcher

les gras de jambe, enſuite & dans l'inſtant mettre les épaules en arriere, & tenir la bride toûjours de plus en plus ferme, juſques-à-ce que l'arrêt ſoit formé, aidant des jambes ou des jarrets pour le faire falquer ou couler ſur les hanches.

En diverſifiant les tems des arrêts, & les endroits où ils ſe font, le cheval ne s'attachera à autre choſe qu'à obéïr ſoigneuſement à la main & aux talons du Cavalier, ce qui eſt le but qu'on ſe propoſe dans tout l'exercice du Manege.

Marquez des arrêts très-rarement dans les commencemens, & quand vous en faites, arrêtez votre cheval petit à petit fort doucement & non d'un ſeul tems,

parce que rien n'affoiblit plus les jarrets d'un jeune cheval mal adroit.

TOUT le monde convient que la plus grande preuve que le cheval puiſſe donner de ſes forces & de ſon obéiſſance, eſt de faire un bel arrêt ferme & léger à la fin d'une courſe précipitée. Il eſt cependant des chevaux de beaucoup de nerf & qui ont les jambes bonnes & fortes, qui parent avec peine tandis que d'autres qui n'ont pas la même force & la même vigueur s'arrêtent aiſément; la raiſon en eſt ſimple : en premier lieu, la facilité de l'arrêt dépend de l'aptitude du cheval & du conſentement qu'il y apporte; en ſecond lieu, il faut conſidérer ſa conformation, & la proportion

portion des différentes parties de ſon corps ; auſſi doit-on meſurer les arrêts à la fougue du cheval, à ſes forces, à la fermeté de ſa tête & de ſon encolure, & à la diſpoſition de ſa bouche & de ſes hanches.

LA juſteſſe & la perfection de l'arrêt, ne peuvent guere ſe trouver dans un cheval défectueux ; des barres trop délicates ou trop dures, une langue épaiſſe, le canal étroit, la ganache ſerrée, le col court, l'encolure chargée, le devant trop bas, les reins foibles ou trop durs, trop d'ardeur, trop de froid, trop de pareſſe ; voilà bien des défauts qu'il eſt difficile de corriger.

Un cheval fort d'épaules, de jambes & de reins, s'il eſt bas de

garrot aura beaucoup de peine à se ramener sur les hanches pour bien parer; si au contraire il est relevé d'épaules & d'encolure, il aura la plus grande partie des qualités principales pour former un bel arrêt.

Un cheval long de corsage, s'arrête communément de mauvaise grace & avec la tête mal assurée. Un cheval court & dont le col est gros, pare ordinairement sur le devant. Le premier, sent trop de difficulté à rassembler en si peu de tems ses forces pour se remettre sur les hanches, & le second ne peut les recueillir & les distribuer nerveusement. En effet, si un cheval galoppe, la force de ses reins, de ses hanches & de ses jarrets, est entierement em-

ployée à pousser tout le corps en avant, & celle des épaules & des bras à soutenir cette action; or la force de derriere aussi furieusement agitée, & étant trop près sur celle de devant, le cheval courant de corsage, ne peut sur le champ trouver ce contrepoids, cet équilibre de hanches qui caractérise le bel arrêt.

LE cheval qui ne peut parer librement, employe fort souvent très-mal ses forces en courant; examinez-le, il s'abandonne toujours absolument sur le devant. D'ailleurs considérez la proportion de son col & de sa ganache, la disposition de ses pieds, la structure de ses reins, ses jarrets, & enfin, attachez-vous à connoître

ſon tempérament, ſon caractere & ſon humeur.

CELUI dont le col eſt vouté, au lieu de ſe ramener ſur les hanches, s'armera contre la poitrine & formera un arrêt dur & déplaiſant. Des pieds foibles, des jarrets douloureux lui feront haïr l'arrêt, il le fuira ou le formera avec timidité, de façon qu'il s'abandonnera totalement ſur l'appui. S'il porte au vent & qu'il ſoit enſellé, il lui ſera impoſſible de ſe ramener pour bien dreſſer & pour préſenter, s'il m'eſt permis de parler ainſi, le front à l'arrêt ; parce que la force de la nuque & du col dépend de celle de l'échine, & ſes forces étant déſunies, le cheval parera ſur les épaules.

IL eſt encore des chevaux, qui pour éviter la ſujettion du parer ſur les hanches, ſe plantent ſur les deux pieds de derriere ; rendez la main à l'inſtant & chaſſez-les en avant, vous les corrigerez inſenſiblement de cette défenſe, qui n'arrive que dans les cas où vous les parez dans un terrein penchant.

PLUSIEURS perſonnes croyant d'unir leurs chevaux en multipliant les arrêts précipités, s'embarraſſent peu ſi l'animal qu'ils travaillent a trop de foibleſſe ou s'il a de la force. Celui qui a de la force ayant ſouffert de l'échine au premier arrêt de cette eſpece, méditera une défenſe au ſecond ou au troiſiéme ; cette défenſe ſera de prévenir le Cava-

lier au moindre mouvement de sa main, de s'arrêter tout à coup en s'appuyant avec force sur les épaules, & en élevant la croupe, défaut essentiel & difficile à corriger.

Vous voyez donc qu'un cheval peut former de mauvais arrêts, ou par des défauts naturels & accidentels dans les parties de son corps, ou par la faute & l'ignorance du Cavalier, ou par les défauts & les mauvaises leçons tout à la fois. Les vrais principes aident la nature & la réforment, mais la mauvaise école occasionne des défenses presque insurmontables. Il faut donc suivre avec exactitude l'ordre des leçons, qui peuvent conduire le cheval à la perfection du parer,

c'eſt-à-dire, au point de former un arrêt court, ferme & fait en un ſeul tems, dans lequel il uniſſe, ramene & appuye également ſes forces ſur les hanches & ſur les jarrets, élargiſſant & ancrant, pour ainſi dire, les deux pieds de derriere en terre droit à droit; de façon que l'un ne ſoit pas plus avancé que l'autre.

ENTREPRENDRE de réſoudre un cheval à la juſteſſe de l'arrêt, avant de l'avoir déterminé à toute main au trot & au galop, & avant de l'avoir mis au point de ne jamais refuſer de partir de la main, c'eſt une grande preuve d'ignorance; car ſi le cheval étoit ou rétif, ou ramingue, ou entier à quelque main, les remédes qui tendent à aſſurer ſa tête

ſeroient capables de les confirmer dans les uns ou dans les autres de ces défauts.

LE cheval n'a-t-il pas obéi aſſez diligemment en s'arrêtant? reculez-le; c'eſt un châtiment propre à le corriger. En s'arrêtant tend-il le nez, force-t-il la main? tenez la main de la bride ferme & baſſe, les rènes très-égales, ne lui donnez point de liberté, appuyez la main droite ſur l'encolure, juſqu'à ce qu'il ait baiſſé le nez, & alors rendez tout; c'eſt le plus ſûr moyen de le faire donner dans la main.

POUR contraindre un cheval à parer ſur les hanches, rien n'eſt plus avantageux qu'un terrein un peu penchant. Il eſt bon d'y exercer les chevaux naturellement

ment trop étendus, abandonnés ou peſants, & dès-lors ils deviendront légers du devant. Il faut cependant examiner ſi la force des pieds, des reins, des épaules & des jambes peuvent y réſiſter, car autrement un cheval ſeroit bientôt ruiné; tout dépend donc en ce point, comme dans tous les autres, du jugement & de l'expérience du Cavalier.

En faiſant parer le cheval dans un lieu tel que celui dont je viens de parler, le Cavalier doit appuyer ſon action & ſa force ſur les cuiſſes, & ſur les genoux plutôt que ſur les étriers. L'une des leçons des plus violentes qu'on puiſſe donner au cheval, eſt de l'arrêter & de le faire reculer contre-mont; ainſi dans ces occa-

ſions il faut peſer le moins que l'on peut ſur le devant, & rejeter totalement ſon corps en arriere.

Nous avons dit, qu'il eſt des chevaux qui, par la foibleſſe des parties de leurs corps, ne parviennent jamais à former un bel & un juſte arrêt; il en eſt auſſi qui s'arrêtent trop court ſur les épaules; quoique d'ailleurs naturellement trop relevés & trop légers, ils emploient, tout-à-coup, toutes leurs forces, ſoit pour mettre plutôt fin à la douleur que leur cauſe la violence de l'arrêt, ſoit que quelque imperfection de vue leur faſſe ſoupçonner qu'on les arrête peut-être près de quelque danger; car preſque tous les chevaux borgnes ou aveugles s'arrê-

tent très-facilement. Gardez-vous de les faire reculer, au contraire arrêtez-les lentement, & en traînant pour les assurer, & évitez de les contraindre & de les tenir dans une trop grande sujettion.

J'AI démontré qu'un arrêt aisé, ferme & fait dans les regles, peut beaucoup aider à mettre un cheval sur les hanches & lui donner cet appui égal, ferme & léger que nous recherchons, parce qu'un bon arrêt baisse le derriere du cheval; j'ai fait voir qu'un arrêt trop précipité & mal pratiqué hausse trop le devant, fait roidir les jarrets & ôte plutôt le cheval de dessus les hanches qu'il ne l'y met; passons à présent à la leçon du reculer.

CHAPITRE VI.

Du Reculer.

L'ACTION du cheval qui recule, eſt d'avoir toujours une de ſes jambes de derriere ſous le ventre; de pouſſer ſa croupe en arriere, de plier les hanches & de demeurer tantôt ſur l'une & tantôt ſur l'autre; or cette leçon eſt excellente pour allégérir le cheval, pour l'affermir dans la main, pour le rendre capable d'aller en avant, & pour le diſpoſer à ſe mettre enſemble & à ſe bien aſſeoir.

ELLE ne doit être employée, que lorſqu'il a été déterminé au

trot & que ſes membres ont été déliés, parce que ce n'eſt qu'alors qu'on peut commencer à chercher à l'unir; mais que l'action du reculer ſoit juſte; qu'en reculant, le cheval ait la tête aſſurée, ferme & bien placée, que ſon corps ſoit raſſemblé, pour ainſi dire, ſous lui, que ſes pieds ſoient égaux, qu'il ne ſoit point ſur les épaules, qu'il ſoit au contraire ſur les hanches; car s'il péche dans l'une de ces poſitions, cette leçon bien loin de l'unir, le confirmera dans la déſunion.

POUR que le cheval puiſſe exécuter ce qu'on lui demande, il faut qu'il comprenne ce que le Cavalier exige de lui, & que le Cavalier lui apprenne peu à peu à l'exécuter; commencez donc

à le reculer dès qu'il ſera en état de vous comprendre ; mais contentez-vous d'abord de peu, il ſuffit qu'il entende ce que vous voulez.

Il eſt des chevaux qui reculent non - ſeulement avec facilité, mais encore avec union comme des chevaux faits & dreſſés. Obſervez que les parties de leurs corps ſont bien ſymmétriſées, ils ont de la force, & la nature même les a unis, mais il en eſt d'autres qui reculent difficilement, ils ſont foibles d'échine, ou ils péchent par quelque défaut dans la conformation ; n'éxigez pas trop de ceux-ci, travaillez-les avec prudence, on ne réuſſit jamais en uſant avec eux de rigueur.

Il eſt encore des chevaux en-

nemis de toute ſujettion. Pour peu qu'on veuille les faire reculer, ils ſe plantent ſur les deux pieds de devant & ils s'arment ; alors il faut les conduire inſenſiblement à ce qu'on leur demande. Pour cet effet, élevez la main en l'éloignant de votte corps, ébranlez-les, peu-à peu vous les accoutumerez à l'obéiſſance, & ſouvenez-vous que vous auriez moins de raiſon que l'animal que vous dreſſez, ſi vous deſiriez qu'il obéît tout d'un coup. Votre cheval ébranlé laiſſera peut-être un pied en avant ; cette attitude marque, il eſt vrai, la déſunion; & même elle eſt totalement défectueuſe, mais votre patience & votre douceur ſont les ſeuls moyens, qui peuvent le conduire à l'exécution

de ce que vous lui demandez.

Il en eſt d'autres qui reculent avec furie & avec impatience, châtiez-les vigoureuſement, ſoutenez-les légérement des jambes en reculant. Il en eſt encore qui bégaient, qui battent à la main, & qui font des efforts pour en ſortir & pour la forcer, tenez en ce cas la main extrêmement baſſe, que vos rênes ſoient exactement égales, diſtribuez la force de chacune également en arrondiſſant votre poignet, & en tenant vos ongles vis-à-vis de votre corps.

Apre's avoir reculé un cheval, portez-le en avant deux ou trois pas, quand il conſent librement à l'action de la main; ces trois pas ſervent à lui faire moins

haïr ou à l'empêcher de craindre la ſujettion du reculer ; s'il force la main en reculant, ces trois pas l'y font rentrer, & enfin ils empêchent que cette leçon du reculer ne ſe convertiſſe en quelque vice.

CES trois pas faits en avant, arrêtez-le & tournez-le, vous le maintiendrez, vous le rendrez plus facile au manege, vous le détournerez des mauvais deſſeins & des défenſes que les premiers remedes & les châtiments propres à la juſteſſe de l'arrêt & au reculer, pourroient lui ſuggérer. Reculez-le après l'avoir tourné, vous lui ôterez le trop grand deſir qu'il pourroit avoir de partir trop tôt du lieu de l'arrêt, & de celui auquel il aura tourné.

AUSSI-TÔT que votre arrêt est fait, rendez la main ; en arrêtant, vous avez augmenté la force du point d'appui de la bouche du cheval : si vous ne rendez point, vous l'augmenterez encore pour porter le cheval en arriere, &, delà, la dureté de votre main : ce raisonnement est simple, ce principe est vrai, cependant il est peu d'Hommes de cheval qui s'y conforment ; soit qu'ils ne réfléchissent point, soit qu'une mauvaise habitude l'emporte.

LA leçon du reculer bien considérée & donnée dans le temps convenable, est donc un moyen sûr & nécessaire pour apprendre au cheval à bien parer, & pour le rendre obéissant & léger, quand il est pesant, ou qu'il s'appuye

ou qu'il tire plus qu'à pleine main; mais si elle est employée mal à propos, si elle est trop répétée, les chevaux s'y accoutument; &, l'habitude prise, ce n'est plus un châtiment. Ne la continuez-pas à ceux qui sont fougueux & durs de bouche, leur impatience, leur ardeur jointe à l'habitude, les empêcheroient d'en reconnoître la cause & d'en sentir les effets. Il en est de même de ceux dont l'encolure est courte; car comme ils sont communément chargés d'épaules, & que la difficulté qu'ils ont de se ramener sur les hanches, les porte à appuyer facilement les branches du mords contre leur poitrine; par ce moyen, ils rendroient cette leçon inutile.

CHAPITRE VII.

De l'Enſemble ou de l'Union.

LE but de l'Art qu'un Homme de cheval profeſſe, eſt de donner aux chevaux qu'il entreprend, l'union, ſans laquelle ils ne peuvent paſſer pour être bien mis. Le fond du manege roule ſur ce point unique, tout le monde en convient; mais peu de perſonnes agiſſent & raiſonnent théoriquement, la pratique ſeule conduit; on ne travaille par conſéquent qu'avec incertitude, & les ténebres ſont ſi fort épaiſſes, qu'à peine trouveroit-on quelqu'un qui pût définir ce terme d'union & d'enſemble qu'on pro-

nonce ſans ceſſe ; j'entreprends donc d'en donner une idée claire & diſtincte, & je vais traiter méthodiquement cette matiere.

L'UNION, ou l'enſemble, n'eſt autre choſe que l'action, par laquelle le cheval raſſemble les parties de ſon corps, & ſes forces en les diſtribuant également ſur ſes quatre jambes, & en réuniſſant, pour ainſi dire, ſes membres, comme nous réuniſſons nous-mêmes les nôtres, lorſque nous nous préparons à un ſaut, ou à quelque action qui demande de la force & de la légéreté. Cette poſition ſeule eſt capable d'affermir la tête de l'animal, & de lui allégérir les épaules & les bras, qui par la ſtructure de ſon corps, gouvernent

& supportent la plus grande partie de son poids; ainsi, étant affermi par ce moyen , & sa tête étant bien placée, on apperçoit dans chaque mouvement qu'il fait, une correspondance merveilleuse des parties avec le tout.

JE dis que par la structure naturelle du corps du cheval, ses bras & ses épaules supportent la plus grande partie de son poids, en effet sa croupe ou ses hanches ne portent, pour ainsi dire, que sa queue, tandis que ses jambes de devant dans une attitude perpendiculaire, sont chargées de la tête, du col & des épaules; ainsi quelque bien fait, quelque bien proportionné qu'il soit, le devant est toujours plus employé soit dans le travail, soit dans le repos, &

conſéquemment il faut que l'art vienne le ſoulager ; & c'eſt auſſi ce que fait l'union ou l'enſemble, puis qu'elle le contrebalance en mettant l'animal ſur les hanches.

NON-ſeulement l'union ſoulage & décharge la partie la plus foible du cheval, mais elle eſt ſi néceſſaire qu'un cheval déſuni ne peut marcher librement ; il ne peut ſauter & galopper avec légéreté, ni courir ſans un danger évident de tomber & de ſe précipiter, parce que ſes mouvements n'ont nulle harmonie & nul accord.

J'AVOUE que la nature en formant le cheval, lui a donné un équilibre certain ; je ſais que l'édifice de ſon corps eſt fondé ſur ſes quatre jambes, & que ſes

quatre jambes ont un mouvement que ſuit néceſſairement ſon corps; mais cet équilibre naturel ne ſuffit point. Tous les hommes marchent, deux jambes les portent; cependant on fait une grande différence de celui à qui l'art de la gymnaſtique a donné la ſcience de s'en ſervir, & de celui qui n'a que la démarche groſſiere & naturelle. Il en eſt donc de même du cheval; il faut que l'art dénoue la nature engourdie dans lui, ſi l'on veut tirer un parti avantageux des membres qu'elle lui a donnés, & dont il n'eſt que de bons principes & des leçons ſages, qui puiſſent lui développer & lui faciliter l'uſage.

LE trot eſt excellent pour conduire le cheval à cette union ſi importante

importante & si nécessaire. Je parle d'un trot soutenu & délié, cette action force le cheval à se rassembler ; en effet, le trot soutenu participe d'un mouvement vîte & violent ; or il contraint le cheval à unir ses forces, parce qu'il est impossible qu'en un même temps raccourci, le cheval s'allonge & fasse un mouvement abandonné. Je m'explique.

POUR trotter d'un trot soutenu, le Cavalier doit avoir la main de la bride près de lui, tenant le cheval un peu renfermé & les jambes près du corps du cheval. Quel est l'effet de la main? C'est de retenir & de relever le devant. Quel est l'effet des jambes? C'est de chasser le derriere en avant; or si le devant est retenu & que

le derriere ſoit chaſſé, le cheval dans une action diligente, telle que celle du trot, ne peut que s'aſſeoir & qu'unir conſéquemment & raſſembler ſes forces.

PAR la même raiſon, les peſades, les partirs de main dans le trot, le reculer & l'arrêt, peuvent encore contribuer à l'enſemble. J'entends par les partirs de main, non ces échappées longues & furieuſes, mais ceux dans leſquels on ne cherche qu'à animer le cheval. Un cheval trotte, preſſez-le; dans le temps qu'il redouble la violence de ſon action, modérez-la & raccourciſſez-le, pour ainſi dire; alors plus il ſe déterminoit avec ardeur, plus votre adreſſe à le retenir avec art unira ſes membres, & s'il m'eſt permis de m'ex-

primer ainſi, l'union naîtra des forces oppoſées, c'eſt-à-dire, de l'ardeur du cheval qui s'échappoit, & de la diligence du Cavalier, qui, en le retenant, rallentiſſoit & relevoit les parties de devant de l'animal, & diſtribuoit également les forces qu'il employoit.

DANS l'action du reculer, on s'oppoſe à ce que le cheval s'abandonne ſur les épaules, on le force à ſe mettre ſur les hanches; cette leçon eſt donc d'autant meilleure, que la cauſe ordinaire de la déſunion eſt la peine que le cheval reſſent à s'aſſeoir.

LES peſades ne font pas un moindre effet, ſur-tout pour les chevaux lourds & pareſſeux d'épaules; parce qu'elles leur apprennent à s'en ſervir & à les le-

ver, & que dès qu'ils levent les épaules, il faut que leur poids porte ſur leurs hanches.

UNE main douce & légere, des jambes ſavantes, ſont donc capables d'unir un cheval; mais dans quel temps doit-on entreprendre de l'aſſeoir? Et n'eſt-il pas néceſſaire, avant de tenter de le mettre ſur les hanches, d'aſſouplir parfaitement les épaules? Il eſt conſtant que le cheval ne peut s'appuyer ſur ſon derriere, qu'autant que le devant eſt allégéri; voyons donc quels ſont les moyens, qu'il faut employer pour lui donner cette ſoupleſſe, ſource unique de l'action libre & légere.

RIEN n'aſſouplit davantage les épaules du cheval, que de le travailler ſur des cercles larges;

promenez-le au pas ſur la rondeur du cercle pour lui faire reconnoître ſon terrein, enſuite avec la rêne de dedans & la jambe de dedans, tâchez de lui tirer en dedans la tête & l'épaule de dehors. Par exemple, je travaille mon cheval ſur un cercle & je vais à droite. Je tire ſa tête à droite par le moyen de la rêne droite; j'amene ſon épaule de dehors en dedans par le moyen de la rêne gauche, & je ſoutiens en même temps de la jambe de dedans; alors le cheval a ſa tête, pour ainſi dire, dans le centre, quoique je laiſſe la croupe échappée; la jambe droite chevale la jambe gauche, & l'épaule droite s'aſſouplit, tandis que la gauche ſoutient dans cette action, tout le poids du corps,

du cheval. En travaillant à gauche & obſervant la même regle, l'épaule gauche s'aſſouplit tandis que l'épaule droite ſe trouve preſſée & n'a plus de liberté.

CETTE leçon qui tend, non-ſeulement à aſſouplir les épaules du cheval, mais encore à lui donner de l'appui, étant bien entendue, je le mene le long d'un mur. Sa tête placée, je me ſers de la rêne de dedans qui le plie, j'amene l'épaule de dehors en dedans par le moyen de l'autre rêne; dans cette attitude je ſoutiens de la jambe de dedans, & le cheval ſuit ainſi le long de la muraille, la croupe libre & échappée, & le bras de dedans chevalant & croiſant à chaque pas ſur celui de dehors. Par ce moyen, j'aſ-

ſouplis l'encolure, j'aſſouplis les épaules, je travaille les hanches & j'enſeigne au cheval à connoître les talons. Je dis que je travaille les hanches, quoique la croupe ſoit échappée; parce que ce qui met un cheval ſur les hanches, eſt dans ſes parties de devant. En effet la tête du cheval placée, tirez-la en dedans, vous allongez ſa croupe, vous le rendez plus haut du devant que du derriere, ſes jambes vont ſous le ventre, il plie conſéquemment les hanches; il en eſt de même que lorſqu'il deſcend d'une montagne, ſa croupe eſt plus haute que le devant, elle ſe pouſſe en arriere & le cheval eſt aſſis, puiſqu'il eſt viſible que le derriere ſoutient tout le devant; ainſi, le long

du mur, par le moyen de la rêne de dedans, j'unis & je rassemble le cheval.

VOILA en peu de mots les moyens les plus sûrs pour parvenir à donner au cheval cette union, cette aisance, par le moyen de laquelle balançant son poids également & avec art, & distribuant ses forces avec méthode, il devient capable d'entreprendre avec grace & avec justesse tout ce que le Cavalier peut exiger de lui, proportionnément aux dispositions naturelles qu'il a d'ailleurs.



CHAPITRE VIII.

Des Piliers.

IL en eſt de la leçon des piliers, comme de toutes celles qu'il eſt néceſſaire de donner au cheval pour le conduire à la perfection de quelque air. Excellente par elle-même, elle devient, ſous les yeux de l'ignorant, ſi pernicieuſe, que non-ſeulement elle eſt capable de rebuter un cheval, mais de le forcer, de le ruiner & de le perdre pour jamais.

LE pilier ſeul tire en partie ſon origine de l'école du fameux PIGNATELLI : Mrs. de la BROUE & de PLUVINEL, ſes éleves, ap-

porterent en France cette méthode. Il eſt vrai que le premier s'en ſervit rarement, & qu'il paroît qu'il en a connu tous les dangers & tous les inconvénients. Quant à l'autre, on peut dire qu'il ne ſavoit point de voie plus courte pour ajuſter un cheval : En effet, ſelon lui, le cheval autour d'un pilier ſeul, ne pouvoit que ſe mettre ſur les hanches, ſe déterminer, ſe réſoudre & tourner rondement ; & entre les deux piliers, pourvû qu'il fût vigoureux, il obéiſſoit plus promptement aux talons, il s'uniſſoit & prenoit plutôt le bon appui de la main aux courbettes. Vouloit-il affermir promptement la tête du cheval ? les deux piliers étoient d'un grand uſage ; il y attachoit le cheval

avec les longes du filet qu'il avoit dans la bouche, au lieu de bride. Là, il le faisoit manier sans selle, & prétendoit que son cheval branlant la tête, s'appuyant trop ou pas assez, se châtioit lui-même, de façon qu'il croyoit qu'il étoit contraint de manier sur les hanches & de prendre le bon appui; attendu sur-tout la crainte que lui inspiroit la chambriere, toute prête derriere lui. Le cheval sortoit ensuite des deux piliers, pour être mis au pilier seul, avec une longe attachée au banquet du mords comme une fausse rêne; on le travailloit en lui faisant lever le devant, & en le chassant autour du pilier, dans le dessein & dans l'espérance de le déterminer à bien

embraſſer la volte, de lui procurer la réſolution en maniant, & de lui faire perdre & la molleſſe & la lenteur.

JE ne ſais ſi Mr. de PLUVINEL tiroit des avantages bien réels de cette méthode : quoi qu'il en ſoit, elle n'eſt point en uſage parmi nous. J'avoue que nous avons conſervé les deux piliers de ſon invention, & qu'il n'eſt point de manege en France où l'on ne les trouve ; mais du moins avons-nous ſupprimé ce pilier ſeul autour duquel on achevoit d'eſtrapaſſer le cheval, & n'aſſujettiſſons-nous l'animal entre les deux piliers qu'après l'avoir aſſoupli, & avoir commencé à lui donner les premiers principes d'union entre nos deux jarrets, qui ſont les piliers

naturels de tout Homme de cheval. Alors nous le travaillons doucement & le plus prudemment qu'il eſt poſſible ; car l'animal, contraint dans cette leçon plus qu'ailleurs, & voyant qu'il ne peut échapper, ni aller en avant & en arriere, devient ſouvent furieux, & s'abandonne à tous les mouvements que la colere lui inſpire.

COMMENCEZ donc ſimplement dans cette leçon, à le faire ranger de côté & d'autre, par le moyen de la gaule, ou par l'apréhenſion de la chambriere. Le cheval obéiſſant & accoutumé à la ſujettion des piliers au bout de quelques jours, tâchez de le faire donner inſenſiblement dans les cordes ; quand il y donnera ſans

peine, essayez d'en obtenir quelque temps de passage, ou de piaffer. Pour peu qu'il se présente, faites-le cesser, flattez-le, & renvoyez-le à l'écurie; augmentez ainsi ses leçons, & examinez les dispositions qu'il fait paroître, afin de les cultiver.

LE grand danger des piliers est de perdre totalement les jarrets du cheval, si l'on ne sait faire la distinction de cette partie & de ses hanches. Plusieurs personnes imaginent que le cheval qui donne dans les cordes est par conséquent sur les hanches; mais on n'observe pas que souvent il ne fait que plier les jarrets; & que ses jarrets peinent d'autant plus, que les pieds de derriere ne sont pas dans leur équilibre.

LES jambes de devant du cheval ſont faites comme les jambes de l'Homme, les genoux ſont en avant ou en dehors; ſes jambes de derriere ſont faites comme nos bras, il plie ſes jarrets en arriere comme nous plions notre coude; ainſi leve-t-il le devant très-haut, il étend & roidit ſes jarrets, & n'eſt conſéquemment point aſſis. Pour qu'un cheval ſoit ſur les hanches, il faut donc qu'il les plie & qu'il les avance ſous lui, parce que plus les jambes de derriere ſont avancées ſous le ventre, plus les pieds de derriere ſont dans le point de gravité néceſſaire pour tenir tout le corps, qui eſt en l'air, dans un équilibre parfait.

CES obſervations ſuffiſent

pour vous prouver les inconvéniens des piliers : ne perdez pas de vue ces principes, vous verrez auſſi qu'en vous y confirmant, le cheval que vous aurez ainſi ajuſté, vous ſera garant des avantages réels que vous pourrez retirer d'une leçon, qui ne devient pernicieuſe que par l'imprudence ou l'ignorance de celui qui la donne.

CHAPITRE IX.

Des Aides & des Châtiments.

NOUS appellons aides tout ce qui aide le cheval & tout ce qui lui donne la facilité d'exécuter ; nous appellons châtiments tout ce qui le châtie & le punit de n'avoir pas obéi : ainſi

les aides préviennent les fautes, & les châtiments les corrigent.

LES aides varient & se donnent différemment, selon le besoin. Elles ne servent qu'à accompagner l'aisance & à former la justesse du cheval qu'on travaille; elles doivent donc être fines, douces & liantes, proportionnément à son plus ou moins de sensibilité; car si elles étoient dures & forcées, bien-loin de l'aider, elles le jetteroient dans le désordre, ou son manege seroit faux, peu cadencé, contraint & désagréable.

LES châtiments sont de deux espèces. On punit le cheval en le frappant des éperons, de la gaule & de la chambriere; on le punit en le mettant dans une sujet-

tion plus grande ; mais dans tous les cas, l'Homme de cheval cherche à travailler plutôt ſur ſon entendement, que ſur les parties de ſon corps : l'animal a de l'imagination, de la mémoire & du jugement ; opérer ſur ces trois facultés, c'eſt toujours le moyen le plus ſûr de réuſſir.

En effet, les châtiments qui aſſujettiſſent le plus un cheval à l'obéiſſance, & qui le rebutent le moins, ſont ceux où l'on n'uſe point de rigueur, mais où l'on s'oppoſe à la volonté, en le contraignant & en lui demandant le contraire de l'action à laquelle il ſe détermine. Le cheval écoute-t-il trop ? eſt-il pareſſeux ? Faites-le aller de côté, tantôt ſur une main tantôt ſur l'autre, & chaſ-

ſez-le en avant ; reprenez-le alternativement de même. Va-t-il trop en avant, parce qu'il eſt extrêmement fin ? Relâchez-vous, tirez-le en arriere quelques pas. Se porte-t-il en avant avec ardeur, ſans que vous y ayiez contribué ? Tirez-le fort en arriere. Eſt-il inquiet & turbulent ? Promenez-le long-temps, la tête dedans, la croupe dehors : ces ſortes de châtiments produiſent ſur la plus grande partie des chevaux des effets admirables.

Il eſt vrai qu'il en eſt d'un naturel rebelle, qui ſe prévalant de leur mémoire pour falſifier les leçons, veulent être vigoureuſement châtiés, & ſur l'entendement deſquels ces châtiments mitigés, n'auroient aucun empire ;

mais en uſant de rigueur avec ces ſortes de chevaux, prévoyez-en les ſuites ; que vos lumieres & votre prudence vous guident : le propre d'un Homme de cheval eſt de pratiquer avec deſſein & d'exécuter avec ordre ; il doit avoir une ſi grande douceur, tant d'expérience & tant de ſageſſe, qu'il n'eſt pas permis à tout le monde de l'être.

LES éperons ſont d'un grand uſage menagés par un homme ſage & ſavant ; mais, quand on en abuſe, rien n'avilit plus un cheval : donnés à propos, ils aſſujettiſſent l'animal & le corrigent ; donnés à contre-temps, ils le rendent retif & vicieux, & ſont même capables de rebuter le cheval dreſſé, & de le rendre ennemi

de l'école. Ne vous preſſez donc point de châtier ainſi, ſoyez patient: ſi votre cheval mérite le châtiment, corrigez vivement, mais corrigez rarement: outre que vous l'endurciriez aux coups, vous l'étonneriez, & vous le révolteriez, plutôt que vous ne l'ameneriez au point où vous le deſirez.

POUR bien appuyer des deux, il faut partir de la poſition réguliere où eſt votre jambe, & frapper avec une vélocité étonnante en pliant le genou. Un mauvais coup d'éperon n'eſt point un châtiment, il endurcit le cheval, il l'oblige à quoüailler, & ſouvent à rendre au Cavalier avec le pied de derriere le coup qu'il a ſenti. Prenez garde auſſi de ne pas

ouvrir vos cuiſſes & vos jambes pour appuyer des deux avec plus de force ; outre que le châtiment n'en ſeroit pas plus rigoureux, c'eſt que vous perdriez le temps où il faut punir, que votre mouvement effrayeroit le cheval, plutôt que le coup ne le corrigeroit ; & que dès-lors votre action étant déréglée, ne pourroit produire aucun bon effet.

LA chambriere eſt un châtiment ; il doit être auſſi bien ménagé : je ſuppoſe qu'elle n'eſt que dans les mains des maîtres, je ne preſcrirai donc aucune loi à cet égard. Quant à la gaule, elle ſert ſi rarement à châtier, que je n'en parlerai qu'en expliquant les aides.

PAR ce que je viens de dire des châtiments, vous voyez que l'Homme de cheval travaille, non-ſeulement ſur l'entendement de l'animal, mais encore ſur ſa ſenſibilité.

LE cheval a trois ſens ſur leſquels on peut opérer, le ſens du toucher, celui de l'ouie & celui de la vue.

LE ſens du toucher, eſt celui par le moyen duquel on parvient à le rendre fin & délicat; & les aides qui frappent ce ſens une fois entendues, il eſt capable de répondre à tout ce qu'on peut lui demander.

LE ſens de la vue & le ſens de l'ouie ſont bons, mais ſouvent ils ne donnent à l'animal qu'une routine mauvaiſe & dangereuſe.

LES aides qui ont rapport à la ſenſibilité, c'eſt-à-dire, au toucher, ſont les aides des jambes, de la main & de la gaule; celles qui affectent le ſens de la vue partent de la gaule, celles qui affectent les ſens de la vue & de l'ouïe partent de la gaule & de la langue.

La gaule ne doit être ni longue ni courte, de trois à quatre pieds au plus de longueur ou environ; avec une gaule courte on donne des aides de meilleure grace qu'avec une gaule longue. Dans un manege on s'en ſert pour la montrer toujours du côté oppoſé à celui où va le cheval, ou bien on la porte haute à tout changement de main; cela fait que le Cavalier accoutumé à la porter

dans

dans la main droite, acquiert la liberté de ſe ſervir de l'épée, & de manier ſon cheval ſans qu'elle l'embarraſſe.

POUR aider de la gaule, tenez-la dans votre main, de façon que la pointe ſoit vers la croupe du cheval : c'eſt la maniere la plus commode & la plus aiſée ; celle d'aider, non par deſſus l'épaule, mais par deſſus le pli du bras, en éloignant le bras gauche du corps & le tenant un peu courbé, de façon que le bout de la gaule tombe ſur le milieu de la croupe, eſt très-difficile à exécuter.

FAIRE ſiffler la gaule en avant & en arriere, eſt une aide de bonne grace ; mais elle chaſſe trop en avant le cheval, juſqu'à ce qu'il y ſoit accoutumé.

Le cheval eſt-il trop léger du derriere? Aidez pour lors le devant ſeulement, avec la gaule. S'accroupit-il & balotte-t-il ſans ruer? Aidez-le ſur la place du trouſſe-queuë. Voulez-vous qu'il faſſe des croupades? Frappez-le de la gaule un peu au deſſus des jarrets.

Pour aider de la langue, repliez-la contre votre palais, fermez un peu les dents, & détachez-la de votre palais : le bruit qu'elle fera eſt une aide admirable pour encourager le cheval, pour le mettre enſemble ; mais ne l'employez pas continuellement, car elle ne feroit que l'endormir bien-loin de l'animer.

Il eſt des perſonnes qui en travaillant leurs chevaux, ſifflent & ſe ſervent de la voix : ce

ſont des aides ridicules ; on doit abandonner le talent du ſiffler aux cochers ou aux palefreniers, & ſe perſuader que les cris & les menaces ſont inutiles. Le ſens de l'ouie, quelque affecté qu'il ſoit, ne peut tout au plus conduire un cheval qu'à l'étonnement ; & l'étonnement ne donne ni fineſſe ni ſenſibilité.

Il en eſt de même du ſens de la vue ; frappez ce ſens, vous frappez la mémoire, & ſouvent vous réuſſiſſez mal : car vous devez être convaincu de l'importance qu'il y a de varier l'ordre des leçons, & le lieu où vous les donnez ; il eſt en effet certain que le cheval accoutumé à travailler à la même place, exécute par routine, & n'eſt plus attentif à la

main & aux talons. Il est même des chevaux coleres, dont la mémoire est si délicate, & qui sont si fort sujets à se détourner, que, le moindre objet qui se présente devant eux durant la leçon, ils ne songent nullement à ce qu'on veut leur apprendre : on peut les travailler avec des lunettes ; mais observez que cette méthode seroit dangereuse pour ceux qui sont si impatients, si pleins de feu, si ennemis de l'obéissance, & si sensibles, qu'ils se désesperent de façon à se précipiter, parce qu'ils ne seroient pas plus aveugles avec les lunettes, que lorsque la fureur les saisit, & qu'elle leur fascine les yeux au point qu'ils ne craignent plus aucun danger, quelqu'évident qu'il soit.

APRE'S avoir parlé des aides qui operent, & sur les sens de l'ouie & du toucher, & sur celui de la vue, il faut en venir à celles qui operent uniquement sur celui du toucher; car, comme je l'ai observé, ce sont les seules qui mettent parfaitement le cheval, parce qu'il n'est que la main & les talons qui puissent l'ajuster ainsi.

LES jambes du Cavalier près du corps du cheval, servent non seulement à embellir son assiette; mais ce n'est que par le moyen de cette position, que les aides qu'il donne peuvent être justes. Je m'explique. Le mouvement de la jambe part-il de loin? C'est plutôt un châtiment qu'une aide; il met le cheval dans l'incertitu-

de & dans l'effroi. Au contraire, la jambe eſt-elle près de la partie ſenſible? Le cheval peut en être aidé, averti & châtié en moins de temps; & par conſéquent il eſt maintenu dans une plus juſte obéiſſance.

LES jambes nous fourniſſent quatre ſortes d'aides, l'aide des jarrets, celle des gras de jambe, celle du pincer, & celle de l'appui ferme ſur les étriers. L'eſſentiel pour ajuſter & mettre un cheval, eſt de lui faire connoître la gradation de ces aides différentes que je vais vous expliquer.

L'AIDE des jarrets ſe donne en ſerrant de maniere, que vous ſentiez que vos genoux preſſent extrêmement le cheval.

L'AIDE des gras de jambes ſe

donne en pliant les genoux, de façon que les gras de jambes approchent & touchent le corps du cheval.

CELLE du pincer ſe donne de même en pliant les genoux, & en approchant l'éperon dans le poil, mais ſans frapper.

ENFIN la derniere aide, qui n'eſt propre que pour les chevaux parfaitement ſenſibles, eſt de s'étendre ferme ſur les étriers.

L'AIDE du pincer eſt la plus forte, celle des gras de jambes vient enſuite, celle des jarrets occupe la troiſieme place, & enfin celle de la tenſion ſur les étriers eſt la plus douce; mais toutes ces aides employées mal-à-propos deviennent inutiles. Il faut les accorder avec la main: car c'eſt

dans l'accord de la main & des talons que consiste le fin de l'art. Sans cet accord, en effet, il n'est point d'Homme de cheval ; il forme la justesse, la cadence, la mesure, l'harmonie de tous les airs ; il est le principe de la finesse, du brillant & du martelé du manege ; & comme celui qui joue parfaitement d'un instrument, accorde parfaitement ses deux mains, de même celui qui travaille un cheval, doit être sûr de l'accord parfait de sa main & de ses jambes : je dis de l'accord parfait de sa main & de ses jambes, car les effets les plus subtils de la bride procedent de cet accord ; & quelque doué que soit un homme d'un tact fin & délicat, si les temps de ses jambes sont

ſont imparfaits, il ne peut avoir la main bonne, parce qu'il eſt conſtant que la fermeté & le tempérament de la main, naît non-ſeulement de l'aſſiette aſſurée du Cavalier, mais encore de la proportion & de l'harmonie de toutes les aides réunies.

J'ENTENDS par l'accord & l'harmonie des aides, ce temps ſaiſi également & proportionnément, cette action meſurée de la main & des jambes, par laquelle ces deux parties enſemble déterminent & font entendre, pour ainſi dire, ces nombres & ces égalités dont les plus beaux airs ſont compoſés; nombres & égalités que tout homme de cheval doit comprendre, obſerver & ſentir, mais qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer.

JE veux porter mon cheval en avant, je rends la main & j'approche en même temps mes jambes; ma main cessant de retenir & mes jambes chassant le derriere, mon cheval obéit. Je veux arrêter mon cheval, je le renferme & j'approche moëlleusement mes jambes, pour proportionner cette aide à ce que je demande au cheval, car je ne la rends sensible qu'autant qu'il le faut pour le parer sur les hanches.

JE veux le tourner à gauche, je porte la main à gauche & je soutiens, c'est-à-dire, j'approche ma jambe gauche; ma main détermine le cheval de ce côté, & ma jambe qui agit en même temps, lui donne la facilité de

tourner, parce qu'en chaſſant la croupe à droite, l'épaule tourne à gauche bien plus aiſément. Je veux le tourner à droite, je porte ma main à droite & je ſoutiens de ma jambe droite, l'action de ma jambe portant la croupe à gauche, facilite l'action de l'épaule que ma main à déterminé à droite.

JE veux changer de main à droite, ma rêne gauche détermine le cheval, & ma jambe gauche agit en même temps & maintient la croupe, de façon qu'elle ne peut échapper. Je veux changer de main à gauche, ma rêne droite détermine, & ma jambe droite fait le même effet à gauche que ma jambe gauche à droite.

J'ENTREPRENDS de travailler à la fois & les épaules & la croupe, alors je porte ma main en dehors. La rêne de dedans agit, & la jambe de dehors du cheval eſt preſſée, ſoit par cette rêne, ſoit par ma jambe de dehors, de façon que la rêne de dehors travaille les épaules, & que la rêne de dedans avec ma jambe de dehors font aller la croupe.

JE mene un cheval à courbettes, j'aide avec la rêne de dehors, & ſi le cheval n'eſt pas aſſez ſur les hanches, mes jambes accompagnées de la rêne de dedans, m'aident à l'aſſeoir davantages. Sa croupe ſort-elle dehors? J'aide & je ſoutiens de la jambe de dehors. La met-il trop en de-

dans? Je ſoutiens de la jambe de dedans.

MENAI-je le cheval de côté à courbettes? ma rêne de dehors amene l'épaule de dehors en dedans, parce que l'épaule de dehors en dedans, met la croupe en liberté; mais, ſelon le beſoin, j'uſe de la rêne de dedans; & ſi le cheval n'eſt pas aſſez ſujet de la croupe, je ſoutiens de la jambe de dehors.

LE travaillai-je enfin aux courbettes en arriere? Je me ſers de la rêne de dehors, ma main eſt près de mon corps, chaque cadence que le cheval fait, je lui fais ſentir un temps; & chaque temps qu'il tombe, je le reçois, pour ainſi dire, dans ma main; mais ces temps ſont tout au plus

de l'épaiſſeur d'un doigt, & je me relâche des jambes, que j'approche cependant à chaque levée imperceptiblement ; c'eſt ainſi qu'accordant ma main & mes jambes, je parviens non-ſeulement à travailler un cheval juſte, mais encore à le mettre à tous les airs, dont je parlerai dans la ſuite plus au long & plus en détail.

Du reſte, ſouvenez-vous que ce n'eſt pas aſſez de ſavoir unir ſes aides, & les proportionner ainſi que les châtiments, au mouvement & à la faute que le cheval fait ; il faut toujours, en les mettant en uſage, examiner s'ils ſe rapportent au naturel du cheval ; autrement ils deviendroient inutiles & cauſeroient même des déſordres.

CHAPITRE X.

Du Paſſage.

LE paſſage eſt la clef des plus grandes juſteſſes, & le ſeul moyen d'ajuſter les chevaux à toutes ſortes d'airs, parce que dans cette action on les travaille doucement; & qu'on leur enſeigne inſenſiblement & ſans ſe mettre au riſque de les gendarmer, toute la ſcience de la main & des talons.

IL y a pluſieurs ſortes de paſſage. Dans celui dont le trot eſt le fondement, l'action des jambes du cheval eſt la même qu'au trot; le paſſage n'eſt caractériſé que

par l'union extrême du cheval, & par le temps soutenu de ses jambes en l'air, qu'il leve toutes les deux à une égale hauteur, son action n'étant pas si diligente, ni si violente que le trot qui en est le principe.

DANS le passage qui naît du pas, l'action du cheval est la même qu'au trot & conséquemment qu'au pas; mais le cheval alors leve beaucoup plus la jambe de devant que celle de derriere, il laisse un intervalle assez long d'un mouvement à l'autre, son action étant plus raccourcie, plus écoutée que le pas ordinaire, moins étendue que le trot, de façon qu'elle est, pour ainsi dire, soutenue sous lui.

ENFIN il y a une autre ma-

niere de paſſage qui naît auſſi du trot, & dans lequel le mouvement du cheval eſt ſi vif, ſi ſoutenu & ſi diligent, qu'il ſemble fait de ferme à ferme. Les Eſpagnols appellent les chevaux qui ſe donnent à ce paſſage, des *Paſſadores*. Ces ſortes de chevaux ne relevent pas leur action ſi fort que les autres, parce que leur mouvement eſt trop précipité ; mais preſque tous ceux qui ont des diſpoſitions à paſſager ainſi, ſont doués de beaucoup d'agilité & de gentilleſſe.

ON ne doit mettre un cheval à la leçon du paſſage qu'après l'avoir déterminé & dénoué, & qu'après avoir commencé à l'unir. S'il n'étoit pas déterminé, l'action du paſſage étant raccourcie,

vous courriez risque de le rendre rétif ou ramingue ; & s'il n'avoit pas eu quelques principes d'union, le passage exigeant un grand ensemble, le cheval ne pourroit pas le tolérer, de façon que la sujettion & l'impuissance où il seroit de vous obéir, l'obligeroit à se défendre.

Il est des personnes qui voyant un cheval qui a de la force, de l'agilité, & qui se rassemble naturellement, cherchent d'abord à lui arracher quelques temps de passage. Ils réussissent, & dès-lors ils croient pouvoir passager le cheval, & le presser à cette leçon sans l'avoir dénoué & déterminé ; de-là les désordres dans lesquels ils précipitent l'animal, qui n'auroit jamais eu le moin-

dre vice, s'il eût été bien commencé.

On doit de plus examiner la nature du cheval; vous la connoîtrez dès la premiere fois que vous le verrez paſſager; car quelqu'obéiſſant qu'il ſoit, ſon mouvement ſeul vous inſtruira de ſon inclination & de ſon penchant. Si le cheval tient du ramingue il paſſagera bien raſſemblé, mais ſon action ſera trop écoutée & trop retenue, & il ne ſe portera en avant qu'autant que le Cavalier l'y déterminera. S'il eſt léger, ſenſible & de bonne volonté, ſon mouvement ſera libre & diligent, vous appercevrez qu'il prend lui-même plaiſir à travailler ſans aucune aide. S'il a trop d'ardeur, ſon mouvement ſera prompt,

mais colere. S'il péche pour ne pas vouloir, il se traversera, il travaillera avec inquiétude. S'il a de l'ardeur & qu'il soit pesant, son action sera sur la main. Si, outre cela, il a peu de force, il s'abandonnera totalement sur l'appui. Si enfin il est froid & paresseux, son mouvement sera lent & tardif; & quand même on seroit parvenu à l'animer par les bonnes leçons, vous demêlerez toûjours son caractere & son naturel, par les aides que le Cavalier sera contraint de donner de temps en temps, pour l'empêcher de perdre la cadence du passage.

La connoissance de la nature du cheval une fois bien acquise, elle doit regler vos leçons &

guider vos démarches. Si le grand enſemble nuit à un cheval qui tient du ramingue, uniſſez-le peu à peu, & inſenſiblement; ainſi bien loin de le renfermer tout d'un coup au paſſage ſoutenu & raccourci, étendez-le dans cette action, tantôt venez du paſſage naiſſant du pas, à celui qui naît du trot; & de celui qui naît du trot, venez à celui qui naît du pas.

VOTRE cheval a de l'ardeur, il ſe traverſe, tenez-le moins ſujet, relâchez-vous, appaiſez-le, ne le retenez que pour le rendre plus tranquille. Il a non-ſeulement de l'ardeur, mais il eſt peſant à la main, travaillez-le à un pas encore moins étendu que le paſſage, & tâchez de le met-

tre insensiblement & par gradation sur les hanches ; c'est ainsi que vous le conduirez avec art, à une action d'autant plus essentielle, qu'elle seule apprend à connoître au cheval & la main & les jambes, sans, comme je l'ai déjà observé, le précipiter dans le désordre.

CHAPITRE XI.

De la Tête & de la Croupe au mur.

LA leçon de la tête & de la croupe au mur, est une leçon admirable pour apprendre au cheval à demeurer dans l'obéissance. En effet, dans cette

action, il est comme balancé entre les deux talons, & travailler la croupe le long d'une muraille au passage, est non-seulement le moyen d'achever de lui assouplir les épaules, mais encore de lui enseigner à connoître les talons.

POUR cet effet, après avoir bien ouvert votre coin, tournez sur le champ la main, & portez-la en dedans pour déterminer votre cheval avec la rêne de dehors, que votre jambe de dehors maintienne toujours la croupe vis-à-vis & à deux pieds du mur, pliez votre cheval, & tirez l'épaule de dedans en arriere avec la rêne de dedans, parce que la jambe de dehors étant portée plus aisément sur la jambe de dedans par le moyen de la rêne de

dehors, le cheval croisera & chevalera, les épaules précéderont la croupe, vous étrecirez le derriere, vous le mettrez conséquemment sur les hanches.

PRENEZ garde en même temps, que votre cheval n'abandonne sa ligne, soit en avançant, soit en reculant. S'il se portoit en avant, soutenez-le de la main, & s'il se portoit en arriere, soutenez-le des jambes, mettant toujours plus de force dans celle qui chasse, que dans celle qui fuit, c'est-à-dire, dans celle de dehors que dans celle de dedans.

LA leçon de la tête à la muraille, est excellente pour corriger le cheval qui tire ou qui pese à la main, parce qu'elle le contraint de se rassembler & de s'allégérir

s'allégérir avec moins d'aide de la bride; mais elle ne doit jamais s'appliquer au cheval retif ou ramingue, car les leçons étroites le confirment dans son vice naturel.

METTEZ votre cheval à deux pas & face à face de la muraille. Faites-le cheminer de côté, ainsi que je l'ai dit en parlant de la croupe au mur; mais de peur qu'il ne marche d'un pied sur l'autre, ou qu'il ne se heurte les bras, laissez-le, dans les commencements, à l'une & à l'autre de ces leçons, la croupe plus sur le côté contraire que les épaules, & ne le contraignez pas d'abord; parce qu'il regardera plus aisément son chemin, & qu'il aura plus de facilité de hauss-

ſer l'épaule & le bras qui doivent chevaler. Peu à peu vous aſſujettirez les hanches, & le cheval s'aſſouplira également du devant & du derriere, en devenant en même temps plus léger à la main. N'oubliez pas que votre cheval doit toujours être plié ; pour y parvenir avec facilité, déterminez-le avec la rêne de dehors, car ſouvent la roideur du col ou de la tête, procede ſeulement du mouvement retenu de l'épaule de dehors, étant indubitable que l'aiſance, ou la difficulté de l'une de ces parties, dépend totalement de l'autre.

VOTRE cheval étant de côté, portez de temps en temps la main un peu en dehors, la rêne de dedans s'accourcit & fait regar-

der le cheval en dedans. De plus elle l'élargit du devant, en éloignant ſa jambe de dedans de devant, de celle de dehors de devant; ce qui par conſéquent approchant ſa jambe de derriere de dedans, de celle de derriere de dehors, retrécit le derriere, fait plier les hanches, ſur-tout celle de dehors ſur laquelle il s'appuie, & le tient dans le parfait équilibre.

NE mettez votre cheval la tête ou la croupe au mur, qu'après l'avoir travaillé long-temps ſur de grands cercles, la tête dans le centre, la croupe dehors, ou le long du mur, la tête en dedans, la croupe échappée; autrement vous courriez riſque de jeter votre cheval dans le déſordre. La

plupart des défenses viennent des épaules ou des hanches ; c'est-à-dire, du derriere ou du devant ; & dès-lors il désobéit à la main ou aux talons. Le défaut de souplesse empêche donc le cheval d'exécuter ; comment voudriez-vous en effet, qu'avec une roideur extrême dans les épaules, dans les côtes & dans les hanches, il répondît & obéît; surtout si, sans considérer que le fondement du tout est de l'assouplir, vous le pressez, vous lui donnez des leçons au dessus de sa capacité & de sa force ?



CHAPITRE XII.

Des changements de mains larges & étroites. Des voltes & des demi-voltes.

ON appelle changement de main, l'action par laquelle le Cavalier détermine, & fait passer son cheval de droite à gauche & de gauche à droite, pour le travailler également à l'une & à l'autre de ces mains; ainsi, changer de main quand on est à main droite, c'est aller à main gauche; & changer de main quand on est à main gauche, c'est aller à main droite.

LES changements de main

ſont, ou d'une piſte, ou de deux piſtes, ou larges, ou étroites.

Le changement de main d'une piſte, eſt celui dans lequel le cheval va ſur une même ligne.

Le changement de main de deux piſtes, eſt celui dans lequel les hanches ſuivent & accompagnent les épaules; & dans ce changement de main, les pieds du cheval décrivent conſéquemment deux lignes, l'une avec les pieds de devant, l'autre avec les pieds de derriere.

Le changement de main large, eſt celui dans lequel la ligne de la piſte, ou les deux lignes des deux piſtes, traverſent diagonalement tout le manege.

Le changement de main étroite, eſt celui dans lequel la ligne ou

ses deux lignes n'embraſſent qu'une portion du terrein.

On appelle généralement volte tout ce qui forme & décrit un cercle. Les voltes de deux piſtes en décrivent deux, l'un formé par les pieds de devant, l'autre formé par les pieds de derriere.

Si le cercle forme une volte, le demi-cercle forme par conſéquent une demi-volte. Ces demi-voltes, & ces quarts de voltes, ſe font auſſi de deux piſtes ainſi que la volte. Une demi-volte de deux piſtes, n'eſt donc autre choſe que deux demi-cercles; l'un décrit par les pieds de devant, & l'autre décrit par les pieds de derriere; il en eſt de même du quart de volte.

Un cheval travaille & manie à toutes ſortes d'airs ſur les vol-

tes, demi-voltes, & en changeant de main large & étroite ; mais comme les regles qui s'obſervent & que l'on doit ſuivre ſur les cercles de deux piſtes, & aux changements de main au paſſage, ſont des regles générales, je me contenterai de les expliquer dans ce Chapitre, ſauf à en marquer les exceptions en traitant dans la ſuite des différents airs, & des différents maneges pratiqués ſur les voltes.

TROIS choſes ſont auſſi eſſentielles que difficiles dans les changements de main, lorſqu'on veut les exécuter avec juſteſſe ; la façon de les entamer, de les continuer & de les fermer.

JE ſuppoſe que vous entrez dans un manege, vous promenez

nez votre cheval, vous le pliez proprement ; & vous parvenez au lieu où vous pouvez le changer de main large. Pour cet effet, formez d'abord un demi-arrêt ; n'abandonnez point la rêne qui plie ; l'autre rêne, c'est-à-dire, la rêne de dehors, est celle dont vous devez vous servir pour déterminer le cheval, mais proportionnez la force que vous mettrez dans l'une & dans l'autre. Puisque la rêne de dehors doit déterminer le cheval, faites-la agir ; son effet sera d'amener l'épaule de dehors en dedans : si elle amene l'épaule de dehors en dedans, elle détermine le cheval du côté où vous voulez aller, & elle arrête & fixe en même temps la croupe. Ce n'est

pas tout; au même inſtant que votre main agit, ſoutenez de la jambe de dehors: votre main a déterminé l'épaule & fixé la croupe, la jambe doit achever de l'aſſurer; car ſi votre jambe n'aidoit point, la croupe ſortiroit, ſeroit perdue, & le cheval ne travailleroit plus que d'une piſte. Vous voyez combien il faut être actif, fin & ſubtil, pour aider avec juſteſſe dans les premiers pas du changement de main, & pour l'entamer avec préciſion, puiſqu'il faut que les temps de votre main & de votre jambe ſoient ſi près l'un de l'autre, qu'ils ſoient imperceptibles.

J'AI dit qu'il ne falloit point abandonner la rêne qui plie: en voici la raiſon. Tout cheval qui

change de main doit regarder du côté où il va ; ce pli, cette attitude lui donne beaucoup plus de grace & de facilité dans son manege : or, si avant d'entreprendre votre changement de main, il est déjà plié, pourquoi abandonneriez-vous la rêne qui plie ? Ce seroit augmenter la difficulté, puisque vous vous mettriez dans le cas de chercher d'un côté le point d'appui qui doit résulter de la tension de la rêne de dedans, qui sert à plier, & le point d'appui qui doit résulter de la tension de la rêne de dehors, qui détermine.

La rêne de dehors a amené l'épaule de dehors en dedans, votre jambe de dehors a accompagné l'action de votre main ; voi-

là donc votre changement de main entamé.

L'épaule & le bras de dehors n'ont pu être portés en dedans sans paſſer & croiſer ſur l'épaule & le bras de dedans ; c'eſt ce que nous appellons chevaler, & c'eſt le mouvement continuel que doit faire la jambe de dehors dans tout le cours du changement de main. Pour parvenir à l'exécution parfaite de ce temps, vous devez néceſſairement ſentir quels ſont les pieds qui ſont en l'air, & quels ſont ceux qui ſont à terre. La jambe de dedans eſt-elle en l'air, & le cheval eſt-il prêt à la mettre à terre? Soutenez la main, portez-la en dedans imperceptiblement ; votre cheval ſera contraint d'avancer

l'épaule & le bras de dehors, il croiſera & chevalera malgré lui par ce moyen.

IL ne ſuffit pas que le cheval croiſe, il faut encore qu'il avance à chaque temps, puiſque ſes pieds, dans le changement de main large, doivent décrire deux lignes diagonales : il eſt donc important qu'il ſoit dans le reſpect pour la jambe de dedans comme pour la jambe de dehors; car ce ſont les jambes qui le portent en avant. Il eſt vrai que vous devez d'abord tenter de le porter en avant, en portant votre corps en arriere, & en rendant la main; mais s'il n'obéit point à cette aide, il faut employer les gras de jambes, l'aidant à droit, plus de la jambe

gauche que de la droite, & à gauche, plus de la jambe droite que de la gauche. D'ailleurs ce respect égal pour les deux talons est si nécessaire, qu'il seroit impossible que le cheval travaillât juste, s'il n'étoit balancé entre les deux jambes; & ce n'est que cette grande obéissance qui fait la précision du changement de main, parce que sans la connoissance de la main & des jambes, comment obéiroit-il aux mouvements du Cavalier?

POUR fermer juste un changement de main, il faut que les quatre jambes arrivent en même tems sur la ligne droite & d'une piste: ainsi un changement de main justement fourni & de même cadence, est celui qui nom-

ſeulement eſt commencé, comme je l'ai dit, mais qui eſt terminé par la proportion, qui fait que la croupe du cheval accompagne juſques à la fin le mouvement des épaules.

VOUS le fermerez ainſi, ſi vous obſervez toutes les regles dont je viens de vous inſtruire.

LA plûpart des chevaux, au lieu de le terminer avec cette préciſion, ſe courbent, s'entablent, & ſe jettent avec impatience pour reprendre la ligne droite; le moyen de les corriger eſt de leur faire faire une demi-volte de deux piſtes au même endroit où ils ont voulu terminer le changement de main; par exemple, ſi en changeant de main à droit, ils veulent reprendre prompte-

ment la ligne droite, & d'une piste, sans avoir fermé juste le changement de main, demandez-leur une demi-volte à gauche, que vous leur ferez arrondir tant du devant que du derriere.

UN point essentiel & auquel on fait peu d'attention, est celui de faire reprendre le cheval après le changement de main fermée. Pour le faire reprendre, il faut porter la main du côté où vous venez de fermer, & l'y porter insensiblement; ensuite de quoi vous pouvez plier aisément le cheval sur le côté de dedans : je vais vous expliquer la nécessité de ce mouvement.

IL est certain que le cheval ne peut & ne doit, au passage, lever ensemble un pied de devant

& un pied de derriere du même côté. Lorſqu'il a entamé ſon changement de main, & lorſqu'il l'a fermé, l'épaule & le bras de dehors chevaloient, & croiſoient ſur l'épaule & ſur le bras de dedans; ce mouvement étoit conſéquemment ſoutenu de la hanche de dehors, car le pied de derriere du dedans étoit en l'air: or ſi à la fin du changement de main, & dans l'inſtant que vous arrivez ſur la ligne d'une piſte, ſi, par exemple, en fermant un changement de main à droite, le mouvement du cheval eſt ſoutenu par la hanche gauche, comment pourriez-vous plier ce cheval à gauche? Ce ſeroit vouloir lui faire lever au même temps les deux jambes du même côté, &

entreprendre une chose impossible. Parvenu sur la ligne d'une piste, portez donc la main au mur; ce port de main fera changer de pied au cheval, dont l'action sera pour-lors soutenue sur la hanche droite, & il se pliera très-librement.

Pour que le cheval fasse une volte parfaite, il la doit fournir juste de tête & de col, & bien égal des hanches & des épaules. Les principes pour les changements de main sont les mêmes. Quand je dis que le cheval doit être bien égal des hanches & des épaules, je ne prétends pas qu'il faille que les pieds de devant n'embrassent pas plus de terrein que les pieds de derriere : je sais qu'il est de toute nécessité que

les épaules précedent la moitié des hanches, mais je veux que les hanches ſuivent & accompagnent parfaitement l'action des épaules ; car c'eſt de leur accord, & de l'harmonie des jambes de devant & de derriere, que dépend la préciſion de la volte. Je compare les quatre jambes du cheval à quatre cordes d'un inſtrument ; ſi ces quatre cordes ne ſont point accordées, il eſt impoſſible qu'on joue juſte de l'inſtrument ; de même, ſi les jambes du cheval pechent du côté de l'accord, & s'il n'a point contracté une grande habitude pour les mouvements qu'il doit faire, le Cavalier le plus habile ne ſauroit l'en faire acquitter ni juſtement, ni agréablement, ſoit en rond, ſoit par le droit.

PASSAGEZ-vous un cheval ſur les voltes? Il doit faire autant de mouvements & de pas avec les pieds de derriere, qu'avec ceux de devant; ſi la place, la rondeur qu'ils décrivent eſt plus petite, ces pas doivent être auſſi plus petits. Je ſuppoſe donc que le cercle décrit par les pieds de devant eſt plus grand, il faut par conſéquent que l'action de l'épaule, hors la volte, ſoit libre & fort avancée, afin que le bras paſſe & croiſe dans tous ces mouvements devant & deſſus celui de dedans, pour embraſſer plus aiſément le terrein, ſans falſifier cependant la ligne circulaire, & ſans déranger les pieds de derriere, qui doivent auſſi marcher en poſant à chaque pas celui de dehors devant

celui de dedans, non pas ſi croiſés que ceux de devant, parce qu'ils ont beaucoup moins de chemin à faire & à tracer.

Je demande que ſur les voltes de deux piſtes, le cheval faſſe autant de pas avec les pieds de derriere qu'avec ceux de devant, parce que tout cheval qui veut s'entabler ou étrécir la vraie piſte ou la rondeur de la volte, arrête ordinairement les pieds de derriere en une même place, & fait ſans les bouger un ou deux pas avec ceux de devant, en dérobant le terrein: il en eſt de même de celui qui s'accule à la fin d'un changement de main, & qui jettant la croupe en dehors, gagne le mur avec le devant, & ne ferme pas juſte le changement de main.

JE demande encore que le bras de dehors chevale facilement à chaque pas sur celui de dedans, parce que c'est un moyen sûr d'empêcher un cheval trop sensible ou ramingue de devenir entier, ou de se plier, ou de se coucher dans la volte; vices qui naissent de la trop grande sujétion des pieds de derriere ou des hanches.

IL est des chevaux qui ont la croupe si légere & si fausse, que dès qu'ils ont fait les premiers pas de la volte, ils se penchent en élargissant les jambes de derriere & les jettant en dehors: aidez alors de la jambe de dehors, portez la main de la bride du même côté, & non en dedans; car c'est au moyen de la rê-

ne de dedans, & de la jambe de dehors, que vous parviendrez à faire rentrer la croupe ſur la piſte qu'elle doit tenir, & à la redreſſer ainſi qu'elle doit l'être.

S'il arrive ſouvent que le cheval dévuide, & qu'il jette ſa croupe en dehors, portez-le en avant, faites-le marcher quatre pas par le droit dans un appui aſſez ferme, & dans une cadence aſſez retenue, & donnez enſuite les aides dont je viens de vous parler. Cette leçon peut être également utile dans le cas où le cheval porte naturellement les hanches trop dedans la volte, & dans celui où il eſt entier, ou en danger de le devenir; mais que les aides ſoient faites alors du côté où il ſe ſerrera, afin de l'élargir de der-

riere, & de chaſſer en même temps la croupe en dehors.

SOUVENEZ-vous, au ſurplus, que tous les moyens qui tirent la tête du cheval d'un côté, ſont propres en même temps à lui chaſſer la croupe de l'autre.

QUAND le cheval dévuide de la main, ſa déſobéiſſance peut provenir, ou de ce qu'il n'obéit pas à la main, ou peut-être de ce qu'il ne fuit pas les talons. Si vous voulez uſer d'un autre remede pour lui ôter ce défaut, tenez-le bas du devant, c'eſt-à-dire, ayez la main de la bride très-baſſe, & en le portant en avant de deux piſtes, aidez-le ferme des gras de jambes; comme celle de dehors tient la croupe en dedans, la jambe de dedans du

Cavalier

Cavalier aidée de celle de dehors le porte en avant.

LORSQUE le cheval réſiſte au talon, & que ſa croupe eſt en dehors malgré cette aide, ſervez-vous de la rêne de dedans, en portant la main en dehors, les ongles en haut; la croupe ſera inconteſtablement preſſée : faites-en de même ſi le cheval porte la tête hors la volte en paſſageant; vous lui mettrez le nez dedans; mais dans l'un & dans l'autre de ces cas, après avoir porté la main en dehors, replacez-la pour faire agir la rêne de dehors, qui donne liberté aux jambes de dehors de croiſer par deſſus les jambes de dedans.

SI le cheval ſe traverſe ſur le talon droit, menez-le de ce cô-

té avec le talon gauche ; s'il veut aller de côté ſur le gauche, faites-le aller de côté ſur le droit ; s'il jette ſa croupe dehors, mettez-la doucement dedans ; enfin ſi tout-à-coup il la met dedans, faites-la aller doucement dehors : qu'il prenne en un mot & qu'il gagne la facilité par l'habitude des leçons réglées.

De tous les différents principes que je viens de vous développer, & que vous pouvez appliquer aux changements de main étroite, aux changements de main ſur les voltes, ainſi qu'aux demi-voltes, il réſultera, ſi vous les pratiquez à propos, une obéiſſance exacte de la part du cheval, qui dès-lors ſe dépouillera, pour ainſi dire, de ſa propre inclination, & ſera

contraint de se conformer à votre volonté, que votre main & vos jambes lui feront connoître.

CHAPITRE XIII.

Des Aides du Corps.

LA perfection de toutes les aides consiste, ainsi que je l'ai prouvé jusques-ici, dans leur harmonie & dans leur accord ; car sans cette harmonie & sans cet accord, elles ne produisent aucun effet, puisque le cheval ne peut dès-lors observer l'égalité, la précision, & la mesure inséparables d'un air nettement soutenu.

CE principe posé, il s'agit de démontrer évidemment que les

aides du corps contribuent, & peuvent même ſeules conduire géométriquement à l'union des aides de la main & des jambes; & dès-lors on ſera forcé de conclure qu'elles ſont préférables à toutes les autres.

La juſteſſe des aides du corps dépend de l'aſſiette du Cavalier. Juſqu'à ce qu'il ait ſenti & pris le fond de la ſelle, il ne doit pas eſpérer de pouvoir manier un cheval, parce qu'outre qu'il lui eſt impoſſible d'en ſentir les mouvements, il n'a point cet équilibre & cette fermeté qui caractériſent l'Homme de cheval: j'entends par équilibre, cet à plomb ſur la fourchure que rien ne peut déranger; & par fermeté, cette tenue qui ne demande

aucune force, & qui n'eſt fondée que ſur l'équilibre même.

Il n'eſt que la pratique & le travail qui puiſſent donner cet équilibre, & par conſéquent cette tenue. Dans les commencements la crainte de l'écolier, & la contrainte dans laquelle ſont les parties de ſon corps, le portent à ſerrer les cuiſſes & les jarrets: il croit avoir par-là une aſſiette plus aſſurée ; mais les efforts qu'il fait pour réſiſter aux mouvements du cheval, roidiſſent ſon corps & l'élevent au deſſus du ſiege de la ſelle ; enſorte qu'un ſeul contre-temps ſeroit capable de le déſarçonner, parce que dès qu'il n'a pas le fond de la ſelle, le contre-temps lui donne un coup ſur la fourchure & l'enleve.

JE ſuppoſe donc un homme dont la poſition du corps eſt juſte & réguliere, & qui, poſſédant cet à plomb néceſſaire, peut ſentir & s'unir à tous les mouvements différents du cheval; voyons comment, par le moyen de ceux de ſon corps, il pourra allier les temps de ſa main & de ſes jambes.

POUR entrer dans un coin, on doit commencer par l'ouvrir. Ouvrir un coin, c'eſt tourner l'épaule du cheval avant d'y arriver, afin qu'elle embraſſe le terrein; & dès-lors la croupe, qui eſt en dedans, ne décrit le terrein embraſſé par les épaules, que lorſque les épaules tournent & embraſſent le terrein de la ligne droite au ſortir du coin. Pour

tourner l'épaule du cheval en ouvrant le coin, il faut porter la main à droit ou à gauche, selon la main à laquelle vous travaillez ; & pour chasser la croupe en dedans, il faut soutenir de la jambe qui est du côté où vous portez la main. Pour que les épaules tournent & sortent du coin, il faut porter la main à l'opposite du côté où vous l'avez portée en entrant dans le coin ; & pour que la croupe décrive le même terrein que les épaules ont décrit, il faut soutenir de la jambe opposée à celle dont vous avez aidé en mettant les hanches dedans : le cheval ne peut faire aucune de ces actions sans l'accord parfait de toutes ces aides ; or un seul mouvement du corps suffit pour

les unir avec la précision la plus exacte. En effet, au lieu de porter la main en dehors & de soutenir de la jambe, tournez-vous, mais imperceptiblement, du côté du coin, comme si vous vouliez y entrer vous-même; alors votre corps tournant à gauche ou à droit, votre main, qui en est une dépendance, tournera nécessairement, & votre jambe du côté où le corps aura tourné sera infailliblement pressée contre celui du cheval, & l'aidera. Sortez-vous du coin? Retournez-vous; votre main retournera, & la jambe opposée à celle qui vient d'agir s'approchant du corps du cheval, chassera la croupe dans le coin, de façon qu'elle décrira le terrein décrit par les épaules;

épaules : c'eſt ainſi que vous parviendrez à accorder le temps de la main & de vos jambes, avec plus d'exactitude & de juſteſſe, que ſi votre corps étoit immobile ; parce que, quelqu'habitude que l'on ait, dès que l'on emploie ſimplement ſa main, & que l'on ſe ſert de ſa jambe, ſans que l'une & l'autre de ces aides ſoient conduites par le corps, cette action produit moins d'effet, & eſt infiniment moins liante & moins meſurée, que ſi elle partoit du mouvement ſeul du corps du Cavalier

LE même mouvement du corps eſt auſſi néceſſaire en tournant entiérement à droit & à gauche, ou en menant un cheval de côté, ſur une même li-

gne, ou en le changeant de main.

Si dans un changement de main la croupe eſt trop en dedans, en tournant mon corps en dedans, je la chaſſe dehors, & ma main, qui ſuit mon corps, détermine l'épaule, par le moyen de la rêne de dehors qui s'accourcit : ſi la croupe eſt trop en dehors, je tourne mon corps en dehors ; & cette poſition portant ma main en dehors, accourcit la rêne de dedans, & tient la croupe ſujette, d'accord avec ma jambe de dehors, qui travaille, & qui s'approche du corps du cheval. Cette aide eſt d'autant meilleure, qu'exécutée ainſi qu'elle doit l'être, elle eſt imperceptible & n'effraie point le cheval ;

je dis exécutée ainſi qu'elle doit l'être ; car il ne s'agit pas de tourner l'épaule, & de fauſſer ſon attitude ; pour que le mouvement du corps uniſſe la main & la jambe, il faut que ce ſoit la hanche du Cavalier qui tourne & qui amene insenſiblement le reſte du corps : ſans cela, bien-loin de profiter de l'avantage de votre équilibre, vous le perdriez, ainſi que la grace de votre aſſiette ; & votre équilibre perdu, comment pourriez-vous exiger de la juſteſſe dans les mouvements de votre cheval ? juſteſſe qui dépend entiérement de la juſteſſe des vôtres.

LES aides ſecrettes du corps conſiſtent donc à prévenir & à accompagner toutes les actions

du cheval. Voulez-vous le reculer? Portez votre corps en arriere, votre main ſuivra le corps, & un ſimple tour de poignet fera obéir le cheval. Voulez-vous le porter en avant? Portez le corps moins en arriere, mais ne chargez par le devant, parce que l'attitude un peu appuyée ſur le derriere vous donne de l'aiſance & de la facilité à approcher vos jambes. Votre cheval leve-t-il le devant? Mettez votre corps en avant; rue-t-il? ſaute-t-il? épare-t-il? Mettez votre corps en arriere. Galoppe-t-il? Réſiſtez à tous ſes mouvements; & pour cet effet, avancez votre ceinture aux pommeaux, en forçant le pli dans les reins. Enfin, travaillez-vous ſur de grands

cercles, la tête dedans, la croupe échappée? Que votre corps fasse partie du cercle, parce que cette position mettant votre main en dedans, vous y amenez l'épaule de dehors, sur laquelle celle de dedans chevale circulairement; & votre jambe de dedans étant aussi par ce moyen près du corps du cheval, vous laissez la croupe dehors. J'appelle faire partie du cercle, le contrepoids du corps un peu plus appesanti du côté du centre; & ce contrepoids naît naturellement du tour de la hanche de dehors du Cavalier, & du port de cette hanche en dedans.

LES aides du corps sont donc celles qui font manier le cheval avec le plus de plaisir, & qui le font conséquemment exécuter avec

le plus de grace : or, si elles sont telles, qu'elles seules forment la justesse des airs ; si elles unissent & accordent parfaitement la main & les jambes ; si elles sont si imperceptibles, qu'on n'apperçoit aucun mouvement du Cavalier, & qu'il semble que le cheval travaille seul & de lui-même ; si elles embrassent en même temps les principes les plus certains de l'Art ; si le corps du Cavalier, qui est en état de les employer, est nécessairement ferme sans roideur, & liant sans mollesse ; il faut donc absolument convenir que cette méthode est la plus courte, la plus intelligible & la plus sûre, pour former des hommes de cheval.

CHAPITRE XIV.

Du Galop.

LE trot eſt le fondement du galop; la preuve en eſt ſimple & naturelle. L'action du trot eſt croiſée, celle du galop eſt ſuivie d'un mouvement égal des jambes du devant & du derriere : or, ſi vous trottez le cheval vigoureuſement & au-delà de la vîteſſe du trot, vous l'obligerez, lorſque le pied de devant ſera levé, de mettre à bas le pied de derriere ſi promptement, que ce même pied ſuivra le pied de devant du même côté; ce qui forme le véritable galop : donc le

trot eſt ſans conteſtation le fondement du galop.

COMME la perfection du trot vient de la ſoupleſſe des membres, celle du galop vient de la légéreté des épaules & du bon appui; & la réſolution de la courſe naît du courage & de la franchiſe naturelle du cheval.

IL ne faut point galopper un cheval, qu'il ne ſe préſente de lui-même au galop. Le trop vivement battu, & diligemment relevé, lui en facilite l'action: quand ſes membres ſont libres & déliés, & qu'il a acquis une union au deſſus de la médiocre, il s'y détermine ſans peine; au lieu que s'il peſe ou tire à la main, le mouvement du galop le fait abandonner encore da-

vantage ſur l'appui, & le précipite ſur les épaules.

FAIRE paſſer dans les premieres leçons le cheval du pas au galop, & l'y exercer d'abord ſur les cercles, c'eſt exiger de lui une trop prompte obéiſſance. En premier lieu, il n'y a pas de doute que le cheval ſe raſſemble plus aiſément par le droit, qu'en tournant; & en ſecond lieu, le pas étant un mouvement écouté, & le galop étant un mouvement violent, il vaut mieux commencer du trot, qui eſt une action diligente, que du pas, qui en eſt une lente & tardive, quelque ſoutenue qu'elle ſoit.

DEUX choſes à conſidérer dans le galop, le galop juſte & le galop uni.

J'entends par galop juſte, celui dans lequel le cheval entame le chemin avec la jambe droite de devant, & j'appelle la jambe qui entame ou qui mene, celle qui va toujours en avant: par exemple, un cheval galoppe & ſe repoſe ſur le pied de devant du montoir, la jambe droite embraſſe le terrein; le cheval galoppe conſéquemment à droite & juſte, parce que ſa jambe droite mene & entame.

Cette action de la jambe droite eſt une action totalement néceſſaire; car ſi le cheval entamoit le chemin avec la jambe gauche, ſon galop ſeroit faux: de maniere que vous comprenez que tout cheval que vous partez au galop, doit mener avec ſa

jambe droite, si vous voulez le galopper juste.

J'ENTENDS par galop uni, celui dans lequel le derriere du cheval accompagne le devant : par exemple, je galoppe, la jambe droite de mon cheval mene, la jambe droite de derriere doit suivre; car si la jambe droite de devant entamant, la jambe gauche accompagnoit, dès-lors mon cheval seroit désuni : la justesse du galop dépend donc des pieds de devant, ainsi que l'union dépend du derriere.

CETTE regle générale qui fixe la justesse du cheval au galop, c'est-à-dire, ce principe qui astreint toujours la jambe du hors montoir de devant à mener, perd cependant de ses droits

dans les Maneges. Cette école eſt faite pour aſſouplir également les membres du cheval : l'on n'exige donc pas qu'il entame toujours le chemin avec la même jambe, parce qu'il eſt de toute néceſſité qu'il ait, pour être propre aux différents airs, une même ſoupleſſe dans les deux épaules. Cette même raiſon ne devroit - elle pas ſubſiſter pour un cheval dont on ſe ſert hors du Manege ? Auſſi s'eſt-on déterminé de nos jours à galopper les chevaux de chaſſe indifféremment ſur les deux pieds, parce que l'expérience a prouvé, qu'au moyen de la maxime du galop toujours à droit, un cheval étoit ruiné d'un côté, tandis qu'il étoit tout neuf de l'autre.

QUOIQU'IL en ſoit, il n'en eſt pas moins certain qu'un cheval dans le Manege peut galopper faux, ſoit qu'il aille par le droit, ſoit qu'il galoppe ſur un rond & ſur un cercle : par exemple, s'il galoppe par le droit, & que partant à main droite, il entame le chemin avec le pied gauche de devant, il eſt faux, ainſi que ſi partant à main gauche, il entame le chemin avec la jambe gauche.

LE mouvement d'un cheval déſuni eſt tellement déſordonné, qu'il peut tomber facilement ; parce que cette action, qui eſt l'action du trot, eſt contre la nature du galop : il eſt vrai qu'il vaudroit mieux qu'il fût faux, pour la ſûreté du Cavalier,

Si un cheval au grand galop change de côté à chaque temps, cette action de l'amble, dans la vîtesse de la course, est si différente de l'action du galop, qu'elle fait tomber le cheval à tout moment du trot à l'amble, & de l'amble au trot.

Lorsqu'un cheval galoppe en avant, quelque petit & quelque raccourci que soit le galop, ses pieds de derriere dévancent la piste de ceux de devant, & du pied qui mene, aussi-bien que de l'autre. Je m'explique. Si le pied de devant du dedans mene, le pied de derriere du dedans doit suivre le même mouvement: ainsi ses pieds de dedans, dont l'un mene, & l'autre suit, sont pressés, & ses

pieds de dehors ſont en liberté. Le cheval part, le pied de devant & de dehors porte à terre, le premier eſt en liberté : voilà un temps ; pour lors le pied de devant du dedans qui eſt preſſé & qui mene, fait un ſecond temps : en voilà deux ; le pied de derriere de dehors, qui eſt en liberté à terre, fait le troiſieme temps ; & enfin le pied de derriere du dedans, qui eſt preſſé & qui mene, eſt mis à terre & forme un quatrieme temps : de façon que l'action juſte du galop en avant eſt, un, deux, trois & quatre.

IL eſt extrêmement difficile de ſentir exactement tous ces temps ; on y parvient cependant par l'attention & par la pratique. Les temps d'un cheval qui, en galop.

pant, embraſſe beaucoup de terrein, ſont plus ſenſibles que ceux du cheval qui en embraſſe peu. Le mouvement de celui-ci eſt diligent & court, le mouvement de l'autre eſt long & plus poſé; mais quelque lentes ou quelque diligentes que ſoient les battues naturelles des chevaux que l'on monte, le Cavalier les doit inconteſtablement connoître; car s'il cherchoit, dans l'eſpérance de mieux déterminer le premier, à allonger ſon action, & à raccourcir celle du ſecond, dans l'attente de l'unir davantage, non-ſeulement leurs mouvements ſeroient déſagréables & forcés, mais ils ſe défendroient; parce que l'art eſt fait pour corriger, & non pour changer la nature.

EN

En galoppant un cheval ſur les cercles, portez-le toujours en avant avec la rêne de dehors, c'eſt-à-dire, tournez la main de temps en temps en dedans, & aidez-le avec la jambe de dehors. Dans le cas où la croupe ſortiroit en dehors, vous n'auriez qu'à porter la main en dehors du col; vous la tiendriez ſujette, & elle ne s'éloigneroit pas de ſa piſte: je parle des cercles de deux piſtes, où les hanches s'obſervent. Avant de venir à cette action, il faut galopper le cheval ſur des cercles ſimples. Dans cette premiere leçon ſervez-vous, afin d'aſſouplir le cheval, de la rêne de dedans, pour tirer ſa tête dans le centre, & aider ou pouſſer avec la jambe du même

côté, la croupe hors la volte ; par ce moyen vous pliez les côtes du cheval. Il eſt vrai que les pieds de derriere décrivant un cercle infiniment plus grand que les pieds de devant, ils marquent une ſeconde piſte : mais quand on dit, galoppez un cheval ſur un cercle d'une piſte, on eſt toujours dans l'obligation d'en décrire deux ; parce que ſi les pieds de derriere marquoient la même piſte que le devant, la leçon ne vaudroit rien, & le cheval ne pourroit pas s'aſſouplir ; car il ne devient ſouple qu'autant que le circuit fait par les hanches eſt plus grand que celui qui eſt fait par les épaules.

QUAND votre cheval commence à galopper légérement

ſur les cercles de cette derniere eſpece, faites ſouvent & fréquemment des arrêts. Pour les bien faire au galop, la tète dedans, la croupe dehors, il faut que la jambe de dehors du Cavalier mette en dedans la jambe de dehors du cheval; autrement il ne ſauroit faire ſon arrêt ſur les hanches, parce que la hanche de dehors eſt hors la volte.

L'ARRÊT du galop par le droit ſe doit faire auſſi en renfermant prudemment le cheval, ſans altérer ni ébranler l'appui, & en reculant un peu le corps pour accompagner cette action, & même pour ſoulager les épaules du cheval. Ce temps ſe doit prendre, la main & le corps également fermes, & préciſément

quand le cheval poſe les pieds de devant à terre, afin qu'en les relevant ſur le champ par le mouvement naturel qui ſuivra, il ſe trouve appuyé ſur les hanches. Si au contraire, vous faites la premiere action du parer, pendant que les épaules de votre cheval s'avanceront ou feront en l'air, vous courrez riſque d'endurcir l'appui, d'arrêter le cheval ſur les épaules & même ſur la bouche, & de lui faire faire quelques faux mouvements de la tête, l'ayant ſurpris au temps de la deſcente des épaules.

Il eſt des chevaux qui ſe retiennent & qui n'emploient pas aſſez leurs forces; galoppez-les vîte, enſuite plus doucement, & encore après un peu plus vîte,

les travaillant ainſi alternativement vîte & lentement, ſelon les occaſions & la néceſſité. Laiſſez-les même quelquefois partir de la main l'eſpace de vingt pas, marquez un demi arrêt en portant le corps en arriere, & reprenez-les au petit galop; ils seront aſſurément contraints d'obéir par là à la main & aux talons.

AU petit galop comme au trot, il eſt quelquefois néceſſaire d'approcher les talons, ce qui s'appelle pincer; mais il faut le pincer de façon qu'il ne s'abandonne pas, & qu'il ſoit ſur les hanches & non ſur les épaules: pour cet effet, en le pinçant, tenez-le dans la main.

POUR le bien mettre ſous lui au galop, approchez vos deux

jambes fort en arriere ; vous l'obligerez de couler ses pieds sous son ventre, & au même instant, élevez un peu la main pour soutenir le devant en l'air, & rendez sur le champ. Soutenez encore un temps ensuite, & ainsi continuellement, jusqu'à ce que vous sentiez plier les hanches, & que le cheval galoppe assis ; pressez des gras de jambes, vous le rendrez sensible.

LE cheval a-t-il la bouche extrêmement délicate ? Galoppez-le sur un terrein un peu penchant ; alors il est obligé de s'appuyer un peu sur la main pour se ramener sur les hanches, & la crainte qu'il a de s'offenser lui-même les barres & les gencives, l'empêche de s'opposer à

l'action de la bride. Si le galop sur un terrein un peu penchant assure une bouche très-foible, servez-vous du même terrein en montant, pour allégérir le cheval qui pesera, & qui aura l'appui plus dur qu'à pleine main.

Il est des Cavaliers qui marquent d'une action de corps & de tête tous les temps de galop que le cheval fait : il faut au contraire néanmoins se contraindre, consentir à tous ses mouvements, mais avec tant de liaison qu'on ne puisse s'en appercevoir ; car les grands mouvements mettent un cheval en désordre. Pour cet effet, présentez votre poitrine, étendez-vous ferme sur vos étriers : c'est l'unique moyen de vous unir entiérement au corps de l'animal que vous galopperez.

LE propre du galop est, comme on a dû le comprendre par tout ce que j'en ai dit, de faire prendre un bon appui au cheval. Dans cette action, en effet, il leve à tous les temps les deux épaules & les bras ensemble, de maniere que dans ce mouvement le devant n'est point soutenu, jusqu'à ce que les pieds de devant aient donné à terre : ainsi le Cavalier, en soutenant peu à peu la descente du galop, peut par conséquent aisément donner de l'appui à une bouche qui n'en a point. Prenez garde cependant que le galop trop retenu pourroit faire devenir le cheval ramingue, & affoiblir la bouche de celui qui est léger à la main, comme le galop trop étendu est ca-

pable

pable d'endurcir un appui qui ſeroit naturellement à pleine main.

NON-ſeulement l'action du galop aſſure une bouche foible & ſenſible, mais elle dénoue le cheval, & le rend libre de ſes membres ; elle donne de l'attention à celui qui, par trop de fougue & d'impatience, n'attend ni l'aide du Cavalier, ni le temps de partir ; elle détermine celui qui ſe retient, & lui apprend à partir librement ; & elle abat enfin les forces ſuperflues de celui qui, par gaieté, uſe de ſa vigueur pour ſe défendre. Meſurez cependant cette leçon au naturel, à la force, & à l'inclination de l'animal, & ſouvenez-vous que les courſes précipitées nuiſent aux chevaux ſen-

ſibles & impatients, autant qu'elles ſont propres à ceux qui ſont lâches, pareſſeux, & qui ſe retiennent.

CHAPITRE XV.

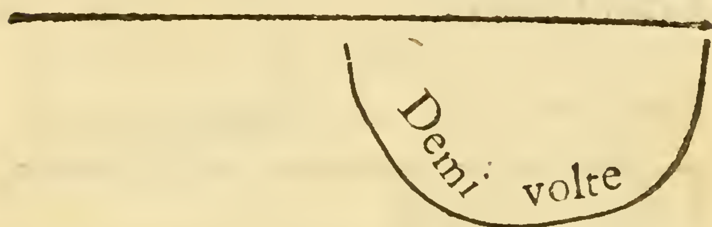
Des Paſſades.

Les paſſades ſont la plus véritable épreuve de la bonté du cheval. Part-il? On connoît ſa vîteſſe. S'arrête-t-il? On connoît ſa bonne ou mauvaiſe bouche. Tourne-t-il? On connoît ſon adreſſe & ſa grace. Enfin repart-il? On connoît ſa force, ſa franchiſe & ſa vigueur.

Le cheval bien allégéri du devant, ayant le mouvement des

hanches ferme & libre, & capable d'accompagner les épaules, devenu obéiſſant à toutes mains & à l'arrêt; vous pourrez le mettre ſur les paſſades.

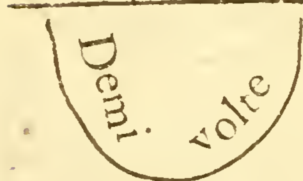
Paſſade



PROMENEZ-le dès-lors le long d'un mur au pas averti, ſoutenu & léger, afin de lui faire connoître la longueur de la paſſade, & la rondeur de la volte ou de la demi-volte, qui ſe fait au bout de chaque ligne. Formez un arrêt au bout, & le dernier temps de l'arrêt fini, levez-le deux ou trois fois à peſades. Faites enſui-

te une demi-volte de deux piſtes au pas, & en tournant; & auſſitôt que vous l'aurez fermé, levez le encore deux ou trois peſades, & continuez à cheminer, pour lui en demander autant à l'autre main.

Paſſade



Confirmez-le bien dans cette leçon. Du pas vous le mettrez au trot ſur la droite ligne, du trot au petit galop, du petit galop au galop de vîteſſe; & conduit ainſi de degré en degré, il ſera capable de fournir toutes ſortes de paſſades, & de former

la demi-volte de l'air que vous lui aurez donné.

NE demandez jamais une volte ou une demi-volte au cheval dans le temps que vous le ſentirez déſuni, qu'il peſera à la main, & que vous le trouverez abandonné ſur les épaules ; au contraire, arrêtez-le entiérement, & faites-le reculer juſqu'à ce que vous l'ayiez redreſſé, ramené, relevé, allégéri du devant, & que vous lui ayiez fait prendre un juſte appui de bouche & de main.

LES paſſades parfaites ſe font ainſi. Le cheval étant droit & ferme en une place, vous le partez de la main, vous le parez juſte ſur les hanches, & de la même cadence de ſon arrêt dans

la main & dans les talons : il doit former la demi-volte, & enſuite attendre toûjours ſur les hanches le temps où vous voudrez le repartir une ſeconde fois.

IL faut donc que le moindre mouvement du Cavalier ſoit un commandement abſolu pour le cheval. Voulez-vous l'échapper ? Rendez la main, approchez vos deux gras de jambes ; s'il ne répond pas, preſſez-le des talons, mais en prenant ce temps du lieu où ils ſont, & ſans écarter les jambes avant que de le frapper.

NOUS appellons paſſades relevées, celles où le cheval étant au bout de la ligne, fournit la demi-volte de ſon air, à mezair ou à courbettes : ce qui a beaucoup de grace. Ainſi, aux paſſades

relevées, échappez votre cheval, que votre arrêt ſoit ſuivi & accompagné de trois courbettes, que la demi-volte ſoit composée d'autant, & demandez-lui-en encore trois avant que de le repartir. Ce nombre de neuf courbettes s'obſerve ordinairement lorſqu'on travaille un cheval, & qu'on le fait manier ſeul.

LES paſſades furieuſes ſont celles qui ſe font lorſque l'on fait partir le cheval à toutes brides par le droit, & qu'on marque un demi-arrêt par deux ou trois falcades, avant que de prendre la demi-volte, qui ſe fait d'une piſte en trois temps ; car il faut que le troiſieme temps ferme la demi-volte, & mette le cheval droit ſur la ligne de la

paſſade, afin qu'il ſoit en état de repartir & de la continuer.

On ſe ſert de ces ſortes de paſſades dans les combats particuliers: & quoiqu'il paroiſſe que le temps du demi-arrêt que l'on obſerve, retarde celui de gagner la croupe de ſon ennemi, ce demi-arrêt eſt abſolument néceſſaire; car ſans les deux ou trois falcades, le cheval ne ſauroit faire la demi-volte ſans courir riſque de tomber.



CHAPITRE XVI.

Des Pesades.

LA pesade tire sa dénomination du mouvement du cheval, qui, dans cette action, met & appuie sur ses hanches tout le poids de son corps. Pour qu'elle soit bien faite, les pieds de derriere, qui portent toute l'action, doivent être immobiles; le devant plus ou moins élevé, selon l'animal que l'on travaille; mais il faut que les bras soient toujours extrêmement bien pliés.

LE propre de la pesade est de disposer le cheval à toutes sortes de maneges; car elle est le

principe & le fondement de tous les airs. Gardez-vous néanmoins de lui apprendre à lever le devant, & de le mettre conséquemment aux pesades ; s'il n'est dans la main & dans les talons, vous le jetteriez infailliblement dans de grands désordres, vous lui ôteriez l'appui de la main, vous lui enseigneriez à faire des pointes, & même vous le rendriez rétif, d'autant plus que la plûpart des chevaux se levent par défense pour résister au Cavalier, & parce qu'ils ne veulent ni aller en avant ni tourner.

LE cheval parvenu au point d'être recherché aux pesades, promenez-le au pas, au trot, ou au galop ; arrêtez-le dans la main, tenez-la un peu ferme ;

aidez de la langue, de la gaule, & des jambes; pour peu que vous apperceviez qu'il comprend ce que vous exigez de lui, flattez-le. Si dans les commencements vous employez la dureté & la rigueur, il regardera ce point d'appui qui part de votre main, & cette aide qui part de votre jambe, comme un châtiment, & vous le révolterez. Il est donc important d'aller par gradation: ainsi s'il commence à quitter terre du devant, caressez-le, cheminez par le droit, faites-le lever une seconde fois peu ou beaucoup, & accoutumez-le insensiblement à lever plus haut; vous verrez qu'il formera bientôt des pesades dans la perfection, & qu'il en fera

une, deux, trois, quatre, & même plus, très-librement.

Les chevaux pesants & paresseux exigent, dans ces commencements, des aides plus fortes & plus sensibles.

Il en est d'autres qui se levent d'eux-mêmes, & sans qu'on les recherche : chassez-les en avant, afin de les en empêcher.

Les uns en faisant la pesade ne plient point les bras, ils étendent les jambes, battent en l'air & jouent de l'épinette : servez-vous alors de votre gaule, châtiez-les vigoureusement, en leur en donnant sur l'épaule ou sur les genoux.

Les autres enfin, dans le moment qu'on entreprend de les lever, profitent de la force que

leur donne l'union de cette action pour s'élancer en avant, dans l'eſpérance de ſe tirer de la ſujétion : vous ne pouvez les corriger qu'en les faiſant reculer à proportion de la longueur du terrein qu'ils auront franchi.

Il en eſt encore qui, pour fuir l'union de la peſade, & pour s'oppoſer à la volonté du Cavalier, ſe traverſent & ſe jettent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre : en ce cas, ſi le cheval que je travaille eſt porté à ſe traverſer plutôt à gauche qu'à droit, je le mène le long d'une muraille, la muraille à ſa gauche, & là je ſoutiens de ma jambe droite, & le pince même, s'il en eſt beſoin, obſervant de porter ma main à droite, mais imperceptiblement;

& ſeulement autant qu'il le faut pour raccourcir ma rêne gauche.

S'IL ſe jette à droit, je mets la muraille à ſa droite, je le ſoutiens & le pince de ma jambe gauche, & cherche à raccourcir ma rêne droite par le port de ma main à gauche ; mais, je ne ſaurois trop le répéter, toute leçon de cette eſpece, c'eſt-à-dire, dans laquelle un cheval peut trouver des principes de défenſe, doit être donnée avec un jugement & une prudence à toute épreuve.

AU ſurplus, n'allez pas tomber dans l'erreur de ceux qui croient que plus ils levent le devant, plus le cheval eſt ſur les hanches. Sur les peſades, la crou-

pe est poussée en arriere, & le cheval plie les hanches; mais s'il est levé trop haut, il n'est plus assis dessus, parce que dès-lors il est droit & roide sur les jarrets, & qu'il retire sa croupe à lui, au lieu de la repousser en arriere. Ces sortes de pesades trop hautes, dans lesquelles le cheval roidit les jarrets, s'appellent pesades de chevre.

LES aides pour les pesades dérivent des aides du reculer. Placez en effet votre main comme si vous aviez dessein de tirer votre cheval en arriere, mais approchez en même temps les jambes, & il levera le devant. Rien n'est donc plus absurde que la leçon que donnent certains Ecuyers, qui obligent dans cet-

te action l'Ecolier à se servir uniquement de sa gaule pour enlever le cheval ; sans doute qu'ils ignorent que la main retenant le devant, & les jambes chassant le derriere de l'animal, il est contraint, malgré lui, de hausser les épaules, & de rejetter tout le poids de son corps sur les hanches.

CHAPITRE XVII.

Du Mezair.

LE galop est le fondement du terre à terre ; car dans ces deux mouvements le fond de l'action est le même, puisque le terre à terre n'est autre chose qu'un galop

galop raccourci, la croupe dedans, avec un mouvement des hanches fort tride.

L'ACTION du mezair eſt plus haute que le terre à terre, & plus baſſe que les courbettes : on peut donc dire que le terre à terre n'eſt pas moins le fondement du mezair, que celui des courbettes.

LE cheval doit être, au terre à terre, plus enſemble qu'au galop, afin de mieux marquer ſes temps ; quoiqu'un vrai terre à terre n'ait point de temps marqués, car c'eſt plutôt un fredon de hanches, qui naît des reſſorts naturels de l'animal.

J'AI dit que le terre à terre étoit le fondement du mezair ; en effet, levez le devant du

cheval plus haut, vous lui donnerez des mouvements plus lents & plus écoutés; & en le faisant rabattre avec les deux pieds de derriere, au lieu de couler comme au terre à terre, vous le mettrez de mezair ou à demi-courbettes.

TRAVAILLEZ un cheval terre à terre; le cheval, ainsi qu'au galop, doit toujours entamer avec les pieds & les jambes du dedans de la volte, ses deux pieds de devant étant en l'air; & dans l'instant qu'ils commencent à se baisser, ses deux pieds de derriere doivent suivre.

L'ACTION du galop est toujours un, deux, trois & quatre; au terre à terre, l'action n'est que deux, un & deux. Elle est semblable aux courbettes, ex-

cepté que le terre à terre est plus ſous lui, c'eſt-à-dire, que le cheval a les hanches plus pliées, & qu'il les remue plus tride qu'aux courbettes.

POUR travailler un cheval terre à terre ſur un grand cercle, ſoyez premiérement droit, juſte & ferme dans la ſelle, ſans pencher le corps ni d'un côté ni d'autre. Peſez ſur l'étrier de dehors, & que votre jambe de ce côté ſoit plus près du corps du cheval que celle de dedans, ſans que néanmoins cette différence paroiſſe. Allez-vous à main droite? Que la main de la bride ſoit un peu en dehors du col du cheval, tenant votre petit doigt en haut, ſans y trop tourner les ongles, quoique dans le beſoin il

faille les y tourner, pour faire agir la rêne de dedans, qui passe sur le petit doigt. Ayez les bras & les coudes sur les hanches; par-là vous assurerez votre main, qui doit aller rondement, ou filer, pour ainsi dire, circulairement avec le cheval.

AU mezair, pratiquez les mêmes aides qu'aux courbettes. Aidez délicatement de vos jambes, & seulement pour porter le cheval en avant. Observez qu'il faut, en approchant les deux jambes pour porter en avant, que celle de dehors soit assez forte pour tenir le cheval sujet, & pour aider à celle de dedans à chasser; celle de dedans devant être plus foible, puisqu'elle ne doit que déterminer le cheval à

embrasser le terrein qui est devant lui.

CHAPITRE XVIII.

Des Courbettes.

DE tous les airs relevés, le moins pénible & le moins violent est celui des courbettes, d'autant plus qu'il n'offre rien au cheval qu'il n'ait déjà éprouvé. En effet, pour le rendre facile & juste à l'arrêt, on lui a donné le bon & le véritable appui; pour le relever du devant, on l'a ramené & soutenu ferme sur les hanches; pour le porter en avant, pour le faire reculer, pour le faire parer, on lui a fait connoî-

tre les aides de la main & des jambes ; de façon que pour parvenir aux courbettes, il ne lui reste plus, pour ainsi dire, à comprendre que la mesure & la cadence de cet air.

DES pesades naissent les courbettes. Nous avons dit que les pesades se font lentement, très-hautes du devant & peu accompagnées du derriere. Les courbettes sont plus basses de devant, plus avancées, plus battues, mieux accompagnées, les hanches pliées, les jarrets fermes, les deux pieds de derriere avançant également à chaque temps, & dans un mouvement rassemblé, juste & toujours limité.

CETTE action bien appropriée à la force & à la nature du

cheval, eſt non-ſeulement belle, mais elle eſt preſque néceſſaire pour aſſurer ſa tête, parce que cet air eſt ou doit être fondé ſur le véritable appui de ſa bouche. Elle lui allégérit auſſi le devant; car elle ne peut ſe faire ſans qu'il ramene ſes forces ſur les hanches : & par conſéquent elle lui ſoulage les épaules.

Vous ſavez qu'en toutes ſortes d'airs, il faut s'accommoder à la force, à la vigueur & à la diſpoſition du cheval; vous connoiſſez l'importance de le travailler ſelon toutes ces qualités; & vous êtes convaincu que l'art ne ſert & ne peut ſervir qu'à perfectionner la nature. Or il vous ſera facile de découvrir l'air auquel il ſera deſtiné, & auquel

il a le plus de pente & d'inclination, par ſes actions & par la peine ou la facilité que vous aurez eue de l'aſſouplir. Pour dreſſer un cheval à courbettes, choiſiſſez celui qui, outre les diſpoſitions néceſſaires à ce manege, ſera aſſez patient pour les bien faire. La diſpoſition naturelle ne ſuffit pas : des chevaux s'y préſenteront ; mais ennemis de toute ſujétion, dès qu'ils ſentent la peine qu'il y a de fournir à ce qu'on leur demande, ils ſe démentent auſſi-tôt qu'on les croit gagnés. Il faut donc beaucoup d'art pour les y acheminer, & pour les y confirmer : croyez que vous n'y parviendrez jamais, ſi le cheval n'eſt bien dans la main & dans les talons, s'il n'eſt libre

libre & aiſé d'une piſte, & s'il n'eſt bien aſſis ſur les hanches dans ſon terre à terre, qu'il doit ſavoir parfaitement exécuter.

LES courbettes ſont contraires & réuſſiſſent toujours mal aux chevaux qui ont les pieds mauvais & les jarrets douloureux, quelque légéreté & quelqu'autre bonne partie qu'ils aient d'ailleurs : elles accompagnent auſſi le vice du Cheval ramingue, & ſeroient capables de rendre tel celui qui ne le ſeroit pas, ſi on ne l'ajuſtoit pas à cet air avec aſſez de prudence. En effet, l'impatience & l'inquiétude font ſouvent que dans cette action le cheval ſe jette dans le déſeſpoir, & que ne pouvant ſouffrir ni comprendre les aides & les châ-

timents, il se défend de toutes façons ; comme il arrive aussi que la crainte & la timidité font qu'il se confond, s'effraie & s'avilit. Il est presque impossible de décider à laquelle de ces imperfections il est plus aisé de remédier.

AVANT de mettre un cheval aux courbettes, il faut qu'il manie terre à terre ; & s'il manie terre à terre, il doit savoir changer de main d'une & de deux pistes, partir & bien arrêter. Ensuite il le faut faire lever avec facilité aux pesades, assez haut du devant pour le soutenir de la main, & le tout en avant par le droit, & non en rond dans les commencements. Demandez-lui d'abord deux ou trois courbet-

tes ; cheminez-le enſuite deux ou trois pas, enſuite deux ou trois courbettes, & ainſi alternativement. Si vous ſentez votre cheval dans la main, & qu'il ſe laiſſe porter en avant ſans déſordre, ſans inquiétude, & ſans ſe traverſer, il ſera bientôt dreſſé. S'il avançoit trop, faites-lui faire ſes courbettes à la même place, & reculez-le ſouvent : après qu'il en aura fait ainſi deux ou trois, demandez-lui en encore, & reculez-le ſucceſſivement.

ON voit fort peu de chevaux qui, en maniant à courbettes, ſoient bien appuyés & tendus ſur les hanches & ſur les jarrets, à moins qu'ils ne ſoient acculés ; & qui battent également & nettement la meſure de cet air, ayant

la croupe & la tête fermes & assurées : aussi faut-il que les premieres leçons se fassent lentement, & très-hautes du devant ; car l'espace de temps que le cheval emploie à mettre le devant à terre, lui facilite & lui donne le moyen d'assurer ses hanches, sa tête, & de bien plier ses bras : si au contraire il manie bas du devant, il ne fait que battre la poudre ; & il est impossible que toutes les parties de son corps soient rassemblées, comme elles doivent l'être à ce Manege.

LORSQU'UN cheval rabat de lui-même diligemment les premieres courbettes, il est à craindre que cette action ne soit une preuve de sa colere & de son impatience ; alors on aura lieu d'ap-

préhender que ſa force ne fourniſſe pas long-temps au Manege de cet air, qu'il ne trépigne bientôt, ou qu'il ne devienne entier; mais s'il leve librement & aſſez haut de devant, ſans ſe hâter ni ſe tenir trop roide & trop tendu, il ſera fort aiſé d'étrécir & de réſoudre ſa meſure, pour perfectionner l'air des courbettes, ſelon ſon courage, ſa force & ſa légéreté. Si dès que vous leverez le cheval, il ſe hauſſe promptement, prenez garde que cette action précipitée ne ſoit auſſi une preuve de ce que je viens de vous dire.

LA vraie preſteſſe des beaux airs nettement rabattus ne conſiſte pas dans la diligence que le cheval peut faire, en donnant

promptement des pieds de derriere à terre ; car il n'auroit pas de temps aſſez pour hauſſer le devant & pour bien plier les bras : mais le vrai tride, le beau ſon d'un rabattement juſte, ſe fait lorſque les pieds de derriere accompagnent légérement, & répondent promptement à ceux de devant, les relevant auſſi-tôt qu'ils donnent en terre.

POUR que le cheval rabatte ſes courbettes nettement & d'une meſure égale, tenez les rênes dans un bon & juſte appui ; ſoyez droit & étendu ſans être roide, conſervant toujours l'aiſance & la liberté qui caractériſent l'homme de cheval : que votre main ſoit à trois doigts au-deſſus du pommeau, & un peu

plus avancée ; ayez les ongles en haut, & ſoyez prompt & agile à lever le devant : dans cette action, portez un peu le corps en avant ſans qu'on puiſſe s'en appercevoir ; n'affectez & ne mettez ſur-tout aucune force dans vos jambes ; ayez les jarrets comme affoiblis : elles prendront elles-mêmes le temps mieux que vous ne ſauriez le leur donner. Je parle d'un cheval parfait & extrêmement bien mis ; car s'il ſe traverſoit, s'il ſe jetoit, s'il demeuroit, s'il trépignoit, vous ſeriez contraint de l'aider proportionnément à ſon ſentiment & à ſa fineſſe.

IL n'eſt pas néceſſaire que le cheval ſoit entiérement ajuſté aux courbettes par le droit, avant

de le mettre sur les voltes de même air ; l'habitude du droit le contraindroit de nouveau, il pourroit rompre son air relevé dans l'action du tourner, il fuiroit la volte, il se détacheroit, & tomberoit peut-être dans quelques désordres : ainsi il est bon, dès qu'il a quelques connoissances des courbettes par le droit, de commencer à le mettre aux temps & aux proportions de la volte.

PROMENEZ-le d'abord sur une volte assez large & de la plus parfaite rondeur, observant un pas qui ne soit ni trop écouté, ni trop abandonné, & lui faisant porter la tête dans la rondeur ; de façon qu'il s'accoutume à regarder dans la volte, sans cependant que les pieds de

derriere ſortent de la piſte de ceux de devant.

LUI ayant ainſi montré par ce paſſage, à chaque main, le premier eſpace de la volte, faites-lui faire de trois en trois pas une peſade paiſiblement & légérement, ſans l'arrêter : continuez la volte au trot; arrêtez-le ſans le hauſſer, flattez-le, reprenez-le enſuite à l'autre main, & uſez-en de même. Cette leçon entendue, joignez deux peſades enſemble, promenez-le comme auparavant; gardez cette regle & cet ordre, ſans rien précipiter; augmentez peu à peu le nombre des peſades; diminuez celui du pas, ſelon que le cheval deviendra plus aiſé; & par ce moyen il fournira en peu de temps des voltes entieres.

LORSQUE le cheval ſera librement les voltes larges & lentes, étréciſſez-le peu à peu dans la rondeur du terrein, & dans la meſure des peſades, juſqu'à ce que l'air & la volte ſoient également dans leurs juſtes proportions; empêchant par les aides & par les châtiments qu'il ne mette la croupe ni dehors, ni trop dedans la volte, & qu'il ne faſſe aucune mauvaiſe action de tête.

IL eſt impoſſible au cheval de former ſon air relevé, ſans ſe raccourcir beaucoup plus que ſon aſſiette naturelle, parce que l'action en eſt d'elle-même raſſemblée & ſoutenue ſur les hanches; de façon qu'il faut néceſſairement que les pieds de der-

riere s'avancent, élargiſſant la piſte qu'ils formoient au pas ; ou que ceux de devant reculent, & étréciſſent la rondeur de leur paſſage, ou que le devant & le derriere s'accordent enſemble & ſe rétréciſſent également : ces différences ſont eſſentielles à obſerver. Le premier mouvement de l'aide doit être fait avec les jambes, afin que par ce moyen les pieds de devant gardent, pendant le Manege relevé, leur piſte auparavant arrondie au paſſage. Si le cheval s'élargit, s'abandonne ſur les épaules ou ſur l'appui, le premier mouvement partira de la main ; cette ſujétion le relevera, & les pieds de derriere donneront dans leur piſte limitée par le juſte paſſage. Si

enfin le cheval eſt obéiſſant, le Cavalier pourra également l'aſſembler du devant & du derriere, en faiſant l'action ordinaire de la main & des jambes au même temps.

QUAND le cheval paſſage ſur la volte, ſon action eſt toujours ſoutenue par un pied de devant, & un autre de derriere, qui ſont également fermes à terre, tandis que les deux autres ſont en l'air; de façon que par ce moyen la piſte de devant & celle de derriere ſe font en même temps : mais quand il releve ſon air, & l'avance ſur la volte, il change tous ſes mouvements ; car les deux pieds de devant ſe hauſſent les premiers; & tandis qu'ils deſcendent, ceux de derrie-

re ſe levent de terre également pour finir & pour continuer les battues. Ceux de devant étant plutót avancés , doivent donc néceſſairement redonner plutôt en terre que ceux de derriere ; & par conſéquent le cheval ne peut arriver en même temps ſur les droites lignes traverſées, comme lorſque la volte eſt faite au pas. Au ſurplus, au Manege relevé, le cheval ne raccourcit pas ſeulement toute ſon action ; mais pour fortifier la poſture par laquelle il ſoutient & accompagne l'air de ſa diſpoſition, il élargit les jambes de derriere, tenant les pieds pour le moins deux fois plus loin l'un de l'autre que quand il paſſage ſur la volte ; & par conſéquent il fait les piſtes différentes.

Il y a trois actions & trois mouvements à considérer encore dans les courbettes ; ces trois actions sont le hausser, le soutenir, & le porter. Hausser, c'est seulement lever, & mettre le cheval sur son air relevé ; soutenir, c'est empêcher qu'il ne pose trop tôt le devant à terre ; porter, c'est hausser, soutenir & avancer en même temps, pendant que le cheval est en l'air.

Pour faire aller un cheval de côté à courbettes, aidez seulement de la main, lui tenant la tête à la muraille : par exemple, à droit, aidez le sur-tout de la rêne de dehors, c'est-à-dire, tournez la main à droite ; car la rêne de dehors qui est la gauche, s'accourcit & le fait aller des épau-

les. Si les épaules vont trop, servez-vous de la rêne de dedans, en portant la main en dehors, & de façon que les épaules dévancent la croupe. Faites-lui faire trois courbettes de côté, passagez-le ensuite toujours de côté, & le faites aller encore autant de courbettes, aussi de côté & de biais; & petit à petit diminuez le passage & augmentez les courbettes, jusqu'à ce que, sans interruption, il fasse une volte entiere de deux pistes. A la main gauche, faites ce que je viens de vous prescrire pour la main droite.

LES courbettes en arriere fatiguent plus le cheval, & sont plus capables de le révolter que les courbettes par le droit, sur

les voltes, ſur les demi-voltes & de côté. Pour le faire manier en arriere, reculez-le; enſuite faites-lui faire trois ou quatre courbettes de ferme à ferme, c'eſt-à-dire, en une même place. Reculez-le encore, demandez-lui autant de courbettes; & travaillez-le ainſi alternativement juſqu'à ce qu'il les faſſe paiſiblement.

LE cheval s'accoutume & s'attend à être tiré en arriere d'abord après la derniere courbette: or, dès qu'il aura fait une courbette de ferme à ferme, quand il ſera la ſeconde, prenez le temps où il ſera prêt à mettre le devant à terre, & que votre main le tire un temps, comme ſi vous tiriez en arriere au pas un cheval qui

qui réſiſte à la main ; & le temps de la main fait, rendez. Continuez ainſi toutes les courbettes, tirant plus ou moins fort, ſelon qu'il réſiſtera, diminuant le tirer en arriere après les courbettes, & augmentant leur nombre en arriere. Si les hanches traînoient, c'eſt-à-dire, que les pieds de derriere allaſſent l'un après l'autre, pincez-le des deux, fort en arriere & délicatement, & trouvez-le dans la main quand il retombe du devant à terre. S'il ne s'unit pas pour cela, aidez-le de la gaule ſur la croupe, en tenant le gros bout tourné dans votre main ; & il rabattra fort juſte.

POUR aller à courbettes en arriere, aidez de la rêne de de-

hors ; vous étréciſſez le devant, & vous élargiſſez le derriere, qui doit être en liberté, puiſque c'eſt lui qui mene. Il eſt ſuivi du devant, qui doit gagner le même terrein que lui. Il faut tenir la main baſſe, afin que le cheval n'aille pas trop haut. Que votre corps ſoit un peu en avant, pour donner plus de liberté aux jambes de derriere de mener ; & ne donnez point d'aides avec les jambes, à moins que les hanches ne traînent. Si le cheval ne s'unit pas de lui-même, il faut prendre le temps avec la main de la bride ; quand le devant du cheval tombe à terre, mettez alors la main près de vous, & tirez-le en arriere par ce temps de main.

VOICI quelle doit être votre aſſiette pour exécuter des courbettes ſur les voltes : que votre hanche & votre épaule de dehors ſoient ſeulement un peu avancées, & relâchez-vous toujours des jarrets. Quand vous voudrez changer le cheval à main gauche, que le port de votre main s'accorde avec votre jambe droite, qui doit agir ; quand vous le voudrez changer à main droite, qu'il s'accorde avec votre jambe gauche : cette aide donnée, replacez-vous, ſoyez étendu comme auparavant, ôtez vos jambes, l'une ou l'autre, ne l'en aidez plus, & que le contre-poids de votre corps ſoit ſimplement ſur le côté de dedans.

INSTRUIT des aides qu'il

faut donner pour aller à courbettes en avant, en arriere, de côté, à droit & à gauche, vous pourriez aiſément faire faire au cheval la croix, & même danſer la ſarabande : mais il faudroit autant de juſteſſe & de légéreté de la part du cheval, que de préciſion dans vos aides ; & il eſt bien peu de chevaux capables d'exécuter toutes les leçons dont je viens de vous parler : en vain leur auriez-vous donné toute la ſoupleſſe imaginable, ils ne réuſſiroient point, ſi leur nature étoit contraire à ce Manege. L'exercice qui répond à la complexion & aux forces du cheval, l'embellit & le maintient en ſanté, tandis que celui qui eſt oppoſé à ſon inclination le foule, l'avilit, le rebute, & le plonge dans

une multitude infinie de désordres & d'infirmités.

CHAPITRE XIX.

Des Croupades & des Balotades.

LA croupade eſt un ſaut dans lequel le cheval retire ſes jambes de derriere en haut, comme s'il les raccourciſſoit, ou les retrouſſoit contre ſon ventre.

LA balotade eſt un ſaut dans lequel il s'offre à ruer; mais il ne le fait pourtant pas : il ſe préſente ſeulement, ou rue à demi, montrant ſeulement les fers de derriere.

LES chevaux que l'on met à ces airs, doivent avoir la bouche ferme & légere, & une diſpoſition naturellement vive &

nerveuſe ; car tout l'art & toute la ſcience du Cavalier ne leur donneroient jamais ces qualités, qui ſont cependant abſolument néceſſaires pour ajuſter l'animal à ce Manege.

Les croupades & les balotades ſont différentes des courbettes, en tant qu'elles ſont plus relevées de derriere, & par conſéquent battues d'une meſure & plus légere & plus étendue : auſſi le Cavalier doit-il tenir de temps en temps la croupe du cheval avertie, par le moyen du coup de gaule, le ſoutenant un peu moins de devant, & obſervant que le temps & les aides de ſes jambes ſoient moins hâtées & moins avancées que celles qu'il emploie à l'air des courbettes.

COMME la perfection de l'air des courbettes, tant ſur les voltes que par le droit, naît de la facilité des peſades, celle des croupades & des balotades dépend des mêmes regles. Le cheval allégéri du devant par le moyen des peſades & des courbettes, commencez par le hauſſer, tant du devant que du derriere, moins cependant aux premieres leçons qu'aux autres; car vous ne le réduirez jamais au véritable point, ſi vous employez toute ſa force ſur le champ, attendu qu'occupé à fournir toute ſa vigueur, il ne pourroit point obſerver le ton & la cadence de la juſte battue du devant & du derriere.

J'AI dit que les croupades & les balotades ſont plus relevées

que les courbettes ; elles en participent néanmoins : car quoique le cheval balotant tient la mesure de chaque temps auſſi haute du derriere que du devant, il ſuit, ainſi qu'aux courbettes, la battue de celle de devant : ainſi le cheval deſtiné aux balotades & aux croupades, doit être doué de plus de force & de légéreté que celui qu'on veut entretenir aux courbettes ; comme il doit avoir moins de nerf que celui qu'on veut mettre à cabrioles par le droit, ou de ferme à ferme, ou ſur les voltes ſimples & redoublées.

POUR ménager la vigueur & le nerf de celui que vous mettrez ſur les voltes, aux croupades & aux balotades, tenez le circuit de

de la volte plus large qu'à l'air des courbettes, & que l'action des épaules ſoit un peu moins haute; non-ſeulement vous contraignez ſa légéreté, mais en lui relevant moins le mouvement des épaules, ſa croupe ſera plus libre, & par ce moyen elle pourra mieux & plus légérement accompagner l'air & le Manege tout enſemble : d'ailleurs les épaules retombant de trop haut, la chûte en étonne la bouche du cheval; & perdant dès-lors la fermeté de l'appui, la croupe demeure toujours plus baſſe qu'il ne faut pour bien baloter.

CHAPITRE XX.

Des Cabrioles.

IL n'eſt point de cheval univerſel, c'eſt-à-dire, qui manie également bien, & avec la même force & la même juſteſſe au terre à terre, à courbettes, à mezair, à balotades, à croupades, à cabrioles: chacun a ſa diſpoſition particuliere, & affectée à certain air auquel il répond davantage.

Un cheval naturellement porté aux airs relevés, doit être dreſſé avec beaucoup de patience & de douceur : il eſt d'autant plus facile à rebuter, que ſon

inclination naît de la gaieté, & qu'ordinairement la gaieté eſt ennemie de la ſujétion, de la contrainte & des châtiments. La rigueur & la ſévérité le précipitent dans la colere & dans la crainte, & la colere & la crainte l'empêchent de recevoir le temps, l'ordre & la meſure des maneges par le haut : ainſi voulez-vous l'aſſujettir à la juſteſſe des airs relevés, & lui faire prendre le ton & la cadence des regles que vous lui enſeignerez ? votre patience & des leçons prudemment pratiquées, l'y conduiront tôt ou tard.

LES pieds du cheval ſont la baſe ſur laquelle on doit édifier, pour ainſi dire, ſes airs relevés : il faut donc en examiner la qua-

lité avec attention ; s'il les a foibles, mauvais & douloureux, il est d'autant moins propre aux sauts, que la douleur qu'il ressentiroit en retombant, allant par le haut, s'étendroit jusques à son cerveau. Voyez en effet un cheval dont les pieds ne sont pas extrêmement bons, troter & galoper sur un terrein dur & sur le pavé ; il fermera les yeux, branlera la tête, & quoüaillera chaque temps qu'il mettra les pieds à terre.

La cabriole est le plus violent des airs relevés. Pour la faire dans la perfection, il faut que le cheval leve le devant & le derriere d'égale hauteur ; quand il épare, la croupe & le garot doivent être haussés de niveau.

En hauſſant le devant, en éparant, ou à la deſcente du ſaut, la tête & la bouche doivent être fermes & aſſurées, & le front toujours droit. Gagne-t-il le devant? Les bras doivent être bien & également pliés. Epare-t-il? Les jarrets doivent s'étendre nerveuſement, & les deux pieds de derriere doivent être unis, de même hauteur, de pareille action, & faire en un même temps leur rejet en l'air. Enfin, le cheval doit toujours retomber à un pied & demi ou deux pieds, près du lieu où il aura commencé ſon ſaut.

JE ne dis pas que pour parvenir à l'air des cabrioles, il ſoit néceſſaire de paſſer par ceux des courbettes & des croupades,

car il eſt des chevaux qui naturellement ont l'eſquine beaucoup plus légere que nerveuſe, & qui réſiſtent plutôt aux ſauts, qu'aux airs où il faut unir plus étroitement les forces de l'animal, & ménager ſa diſpoſition : mais il eſt certain que ſi le cheval peut relever peu à peu les airs médiocres juſques à celui des ſauts, il s'énervera beaucoup moins, & ſe confirmera plus aiſément que celui qui aura été mis ſur les ſauts aux premieres leçons relevées.

PAR la démonſtration que je vous ai faite des mouvements du cheval, qui fournit des cabrioles parfaites, vous avez dû voir que les cabrioles font un effet contraire, & directement op-

posé à celui des pesades & des courbettes. Ces airs sont en effet propres à assurer la tête du cheval, & à l'allégérir d'autant plus, que la principale action se fait sur les hanches & par l'appui tempéré de la bouche; mais les cabrioles donnent communément trop d'appui, parce que la fin & la descente de la plus forte action du saut qui se fait en éparant, est aussi-tôt soutenue sur le devant du cheval : aussi, avant de le mettre aux leçons de ce manege, il faut qu'il connoisse parfaitement l'appui, que ses épaules aient été allégéries, du moins aux pesades, qu'il n'ait plus ni crainte, ni colere, ni inquiétude; car, comme je l'ai observé, les sauts lui font sentir sa force

& sa vigueur ; & il pourroit en mésuser en s'en servant pour se soustraire à l'obéissance, & pour se livrer à tous ses caprices.

Il est des chevaux qui ont assez d'inclination & de force pour fournir à cet air, mais dont la bouche est si délicate, si sensible, & si ennemie de tout appui, qu'on ne peut les soutenir de la main sans les acculer : dès-lors l'action du devant est trop lente & trop basse ; on ne peut les portes en avant, lorsqu'ils haussent le derriere & qu'ils éparent ; & il est impossible de les tenir fermes quand ils reprennent terre. Pour remédier à cet inconvénient, faites-leur commencer toutes leurs leçons au trot, tellement étendu que le plus sou-

vent ils paſſent au galop; obſervant néanmoins un juſte milieu, & leur conſervant par conſéquent aſſez de force & de vigueur pour fournir autant de ſauts qu'il en faudra pour la perfection de leur air. Uſez-en de même pour le cheval trop nerveux, & qui ſe retient ſur l'eſquine avant que de vouloir conſentir librement à la juſteſſe des ſauts: vous lui ôterez par ce moyen cette vigueur ſuperflue, qui ne ſert qu'à le rendre déſuni & incommode.

On dégourdit, avant les leçons des ſauts, un cheval léger à la main, en le faiſant troter; mais on doit ſuivre un ordre totalement oppoſé, pour ceux qui ſont chargés, ou qui ont la bouche

plus qu'à pleine main. Galopez-les, trotez-les; mais après qu'ils auront obéi aux cabrioles, l'appui des ſauts deviendra peu à peu plus léger & plus tempéré, l'exercice du trot & du galop leur ôtera la crainte des aides & des châtiments, & ils ſe préſenteront le jour ſuivant à la leçon plus gaiement & plus librement. Quant au cheval qui tire à la main, n'ayez pas recours au reculer, parce que l'effort de main trop perſévéré pourroit cauſer une plus grande dureté; mais demandez-lui quelques cabrioles face à face de la muraille, en l'en approchant plus ou moins, ſelon qu'il ſe ſoutiendra peſamment, ou qu'il tirera ſur l'appui: par là vous le contraindrez à raccourcir

les ſauts, & à mieux écouter la leçon. Soutenez-le ferme de la main à la deſcente du ſaut trop abandonné ou trop appuyé, & dans le temps qu'il donnera des pieds à terre, rendant auſſi-tôt la main, il s'abandonnera beaucoup moins ſur la bride. S'il s'accule, s'il ſe retient alors, il ne ſuffira pas de lui rendre ſeulement la liberté de la main; pour l'avancer, pouſſez ſon action contre l'appui par le juſte & par le hardi mouvement des jambes.

POUR dreſſer un cheval à cabrioles, on peut ſe ſervir des piliers, & l'on peut s'en paſſer: expliquons les regles que l'on doit pratiquer en ſe ſervant de ces deux voies.

IL eſt certain que les piliers

ſont de quelque utilité pour mettre un cheval à cet air. Attachez-le, faites-le donner dans les cordes prudemment, & tâchez peu à peu de lui faire lever le devant, en l'obligeant le plus que vous pourrez de plier extrêmement les jambes. A cet effet, ſervez-vous vigoureuſement de la gaule; car s'il parvient à les bien plier, vous rendrez ſon Manege infiniment plus beau, outre qu'il ſera beaucoup plus léger à la main de la bride.

LE devant du cheval étant ſuffiſamment gagné, remettez-le entre les deux piliers, mais les cordes un peu courtes, pour lui apprendre à lever le derriere, & le faire ruer des deux jambes à la fois, en l'attaquant ſur la

croupe avec la gaule ou la chambriere.

LORSQUE le cheval levera le devant & ruera, il sera question d'assembler ces deux temps. Faites-le donc monter toujours entre les deux piliers; que le Cavalier le soutienne de la main, & tâche de lui faire faire un ou deux sauts, sans qu'il s'appuie sur les cordes du caveçon, afin de donner à l'animal la pratique de se mettre dans le juste appui, & de le sentir. Dès qu'il connoîtra la main, on l'aidera légérement des gras de jambes, on le soutiendra, on le pincera délicatement des deux talons; s'il répond une ou deux fois à cette aide sans se mettre en colere, il y a tout lieu d'espérer qu'on le

verra bientôt fournir ces ſauts égaux dans la main & dans les talons.

PARVENU juſques à ce point entre les piliers, promenez-le au pas le long d'une carriere, & commencez à le lever, s'il ne ſe préſente. Prend-il le temps à propos? Saiſiſſez-le, & faites-lui faire trois ou quatre cabrioles, ou une, ou deux; en le faiſant cheminer ainſi doucement, il ſe mettra ſans peine en peu de jours aux cabrioles, par le droit: dans le cas où il témoigneroit quelque répugnance à l'obéiſſance de la main, des talons, ou des autres aides, remettez-le au caveçon.

VOILA en peu de mots la maniere & la méthode d'ajuſter

un cheval à cabrioles entre les piliers : méthode extrêmement dangereuſe, & capable de déſeſpérer, d'avilir & de ruiner un cheval, ſi elle n'eſt pratiquée par un Cavalier d'une ſcience & d'une expérience conſommées.

CELLE dont j'uſe plus volontiers eſt plus pénible, mais elle eſt plus parfaite & plus ſûre.

LE cheval exercé aux peſades, je le promene un pas ſoutenu & ſous lui par le droit, le tenant un peu ſujet de la main, ſans cependant l'arrêter tout-à-fait ; enſuite je l'attaque tout doucement, en donnant de la pointe de la gaule ſur la croupe & ſur les feſſes, juſqu'à ce qu'il ait hauſſé le derriere. Je le careſſe, je le fais encore cheminer

quelques pas, & je l'attaque de nouveau, ſans chercher à lui faire lever le devant, ni à l'en empêcher s'il s'y préſente de lui-même. Je le flatte toutes les fois qu'il répond à ce que je lui demande.

L'AIDE de la gaule bien entendue, je mets le cheval ſur les peſades de médiocre hauteur par le droit; & lorſqu'il hauſſe la ſeconde ou la troiſieme, je l'attaque avec la gaule pour le faire accompagner du derriere. Si le cheval répond, je rehauſſe le devant au même temps qu'il donne des pieds de derriere à terre, pour lui faire encore deux ou trois peſades ſur les hanches; enſuite de quoi je le flatte ſans bouger de la place s'il a l'appui ferme,

me, en le faiſant reculer ſi la bouche en eſt trop dure, en l'avançant doucement par le droit s'il eſt fort léger & bon à la main.

POUR lui faciliter le moyen de bien prendre le temps du ſaut, je n'obſerve plus le nombre des peſades avant ou après le ſaut, mais ſelon que je ſens le cheval diſpoſé ; tandis qu'il eſt ſur les peſades, je lui aide diligemment le derriere, faiſant dans ces commencements le temps que je choiſis pour le ſaut, moins haut du devant que les précédents, afin qu'il ait la croupe plus libre, & que par ce moyen il épare plus aiſément ; à meſure que la croupe devient légere, je hauſſe peu à peu, & je ſoutiens davantage le devant, juſques à la vraie

proportion du ſaut.

CES leçons exécutées & pratiquées long-temps, je retranche peu à peu le nombre des peſades qui ont ſéparé les ſauts. Je demande donc deux ſauts de ſuite, je viens avec ménagement, avec patience de deux à trois, de trois à quatre, & enfin à autant que je peux en tirer de même air & de même force. J'obſerve auſſi de toujours finir ſur les hanches; car c'eſt l'unique & le plus ſûr moyen d'éviter les déſordres dans leſquels l'impatience & la trop grande appréhenſion peuvent précipiter un cheval.

IL eſt des chevaux qui ſautent très-haut & très-légérement par le droit, & qui, mis ſur les voltes de même air, perdent toute

la grace de leurs diſpoſitions, parce qu'ils pêchent par défaut de force, qu'ils ne peuvent fournir à un manege où tous leurs mouvements ſont contraints, & où l'action eſt généralement forcée.

SI vous rencontrez un cheval dont l'appui eſt ferme & bon, & qui ſoit doué d'aſſez de force pour fournir ſur les voltes de cet air, commencez à lui en faire connoître la rondeur & l'eſpace à chaque main, au pas écouté & averti, lui tenant la croupe fort ſujette ſur la piſte de la volte, qui ſera infiniment plus large que celle des courbettes & des balotades; enſuite hauſſez-le, & faites-lui faire une ou deux cabrioles, ſuivies d'autant de peſades; marchez deux ou trois pas

ſur la piſte ; relevez-le de même air, le retenant toujours plus ferme & plus droit ſur la juſte rondeur, en tenant la croupe ſujette par le moyen de la jambe de dehors.

CETTE leçon pratiquée avec ſageſſe, il fera facilement toute la volte de même air ; & pour lui faire accompagner cette premiere volte d'une ſeconde, dès qu'il l'aura fournie & ſerrée, hauſſez-le & tirez-en d'une haleine autant que vous en pourrez, le portant toujours ſur cette volte composée, & entremêlée de pas & de cabrioles, juſqu'à ce qu'il l'ait faite & fermée avec la même force & la même vigueur que la premiere.

AIDEZ toujours de la rêne

de dehors, ſoit par le droit, ſoit ſur des cercles; vous étréciſſez le devant, & vous élargiſſez le derriere, au moyen de quoi la croupe du cheval eſt libre, & ceſſe d'être contrainte & aſſujettie.

JE ne m'étends pas davantage ſur ce Chapitre. Pour ce qui concerne les cabrioles ſur les voltes, voyez ce que je vous ai dit des courbettes, & n'oubliez pas que le moyen le plus ſûr de réuſſir, lorſque vous entreprendrez un cheval pour le mettre à l'air des cabrioles, eſt de vous armer d'une patience à toute épreuve, & de préférer des chevaux en qui vous trouverez de la diſpoſition, de l'agilité, de la légéreté & du nerf, à ceux d'une plus grande

force ; car ces derniers ne ſautent jamais légérement, & ne ſont propres qu'à rompre les reins & faire cracher le ſang à ceux qui les montent, par leurs contretemps déſordonnés.

CHAPITRE XXI.

Du Pas & le Saut.

LE pas & le ſaut eſt compoſé de trois airs, le pas qui eſt du terre à terre, le lever qui eſt une courbette, le ſaut qui eſt une cabriole.

Ce Manege eſt infiniment moins pénible que celui des cabrioles ; car quand vous dreſſez un cheval à cabrioles, il prend

de lui-même cet air pour ſe ſoulager, & même par le temps, les chevaux de cabrioles ne vont plus qu'à balotades & à croupades, ſi on ne prend ſoin de les faire éparer.

C'EST auſſi celui qui, après la courſe, donne au cheval plus d'ardeur & d'inquiétude. Pour le régler ſur les leçons de cet air, il faut commencer par lui faire perdre l'appréhenſion des châtiments, lui aſſurer la tête, l'allégérir de devant ſur les peſades, lui faire connoître l'aide de la gaule, ainſi qu'aux premieres leçons des cabrioles, & lui rendre l'appui à pleine main, quoiqu'il ſoit certain que le pas contribue à lui former cet appui, attendu qu'il lui donne de la force pour

ſauter plus haut & plus loin, que ſi nous ſautions à pieds joints : auſſi les vieux ſauteurs ſe mettent-ils tous à cet air.

Le cheval inſtruit dans ces différents points, hauſſez-le devant, & enlevez-le. Demandez-lui enſuite quatre peſades, faites-le cheminer après quatre ou cinq pas aſſez retenus ; s'il tire à la main, ou s'il veut trop ſe retenir, ces quatre ou cinq temps doivent ſe faire au trot, rehauſſez-le encore, & continuez cette leçon pluſieurs jours.

Dés qu'il l'aura compriſe & entendue, commencez par une peſade, demandez enſuite un ſaut, & finiſſez par deux peſades de ſuite : mais prenez garde à deux choſes eſſentielles ; l'une, de

de faire le temps qui commencera le ſaut un peu plus bas de devant que les peſades, afin que le cheval ait plus de facilité d'éparer; l'autre, de faire toujours la derniere peſade plus retenue & plus haute de devant que toutes les autres, ſoit pour empêcher le cheval de trépigner, s'il eſt impatient & colere, ſoit pour le tenir dans une plus grande obéiſſance, & pour le rendre plus léger à la main, s'il eſt naturellement chargé, ou s'il prend trop d'appui.

RÉDUISEZ enfin encore le quatrieme temps des peſades en un autre ſaut ſemblable au premier; joignez à l'inſtant deux autres peſades de ſuite, & faites-le auſſi-tôt cheminer quatre ou cinq pas paiſiblement, pour recommencer au-

tant de pesades semblables, & dans un même ordre. A mesure que le cheval comprendra & pratiquera ces leçons, il faudra augmenter ainsi les sauts un à un, sans hâter ni altérer cet ordre, faisant toujours entre deux sauts une pesade seule plus basse que celle de la premiere leçon, & encore deux autres pesades assez hautes après le dernier saut. Peu à peu le cheval acquerra la légéreté du derriere: alors vous hausserez & vous soutiendrez davantage le devant, afin de réduire, par une habitude bien réglée, le saut dans sa perfection.

Si le cheval tire à la main ou avance plus que le Cavalier ne le veut, soit de fougue ou de pesanteur, il faudra faire quelquefois ces pesades & ces sauts sans

partir d'une place, & les pas ſe feront en reculant : ce châtiment le retiendra, ou lui fera perdre le deſir de ſe porter trop en avant. Servez-vous encore en pareil cas du poinçon au lieu de la gaule.

POUR la vraie juſteſſe de cet air, il faut que l'action du ſaut ſoit accomplie comme à l'air des cabrioles, excepté qu'il doit être plus étendu, & la peſade qu'il fait entre les deux ſauts ſe doit convertir en un temps de galop raccourci ; c'eſt-à-dire, que les deux pieds de derriere doivent nerveuſement accompagner enſemble comme aux courbettes de mezair; mais ce temps doit être plus avancé, plus déterminé & moins relevé.

Le véritable effet de ce temps de galop dépend des mouvements

justesdu Cavalier. Ils doivent être infiniment plus mesurés à l'exercice du pas & au saut, qu'à celui des cabrioles, & qu'à tous les autres airs qui s'exécutent par le droit.

En effet, s'il retient trop le temps qui se fait entre les sauts, le saut qui suit n'a plus sa véritable vigueur, parce que l'animal retenu n'aura pû étendre ses forces. S'il ne soutient pas assez les épaules, le cheval haussera trop le derriere ; & cette disproportion le contraindra à tendre le nez, ou à faire quelqu'autre mauvais mouvement de tête sur la descente du saut ; ou bien le temps suivant sera si précipité, que l'autre saut ne pourra qu'être trop abandonné, & trop appuyé sur la bride. S'il l'a-

bandonne trop, le ſaut ſera trop étendu, parce que le cheval n'aura pas réuni ſes forces pour le faire à proportion du premier.

Voici donc, en peu de mots, l'aſſiette qu'il faut conſerver, & les mouvements que l'on doit faire.

Le Cavalier ne doit jamais forcer, ébranler, ni perdre le véritable appui, ſoit qu'il hauſſe, ou ſoutienne, ou retienne, ou chaſſe le cheval.

Non-ſeulement ſa main doit être ferme & aſſurée, mais il eſt abſolument néceſſaire que toute ſon aſſiette ſoit droite & juſte; car puiſque le bras eſt une dépendance du corps, il eſt certain que ſi l'action du cheval ébranle le corps, la main de la bride eſt inconteſtablement ébranlée, & par con-

séquent le véritable appui est falsifié.

DANS cette attitude, approchez les gras de jambes, soutenez de la main & aidez de la gaule sur la croupe, lorsque le devant est à sa véritable hauteur.

LE cheval gagne-t-il le devant? Tenez le corps ferme & droit. Hausse t il le derriere? Epare-t il? Portez vos épaules en arriere, sans tourner la tête d'un côté ni d'autre, & sans abandonner le mouvement du bras de la gaule; mais que tous ceux de votre corps soient absolument imperceptibles.

QUANT à la plus belle action du bras de la gaule, celle qui se fait par dessus l'épaule a beaucoup plus de grace; mais que cette épaule ne soit pas plus en arriere

que l'autre, & que votre mouvement ne ſoit point aſſez apparent pour qu'il puiſſe effrayer le cheval.

J'AI dit que dans le cas où le cheval faiſoit ſes ſauts trop longs ou trop étendus, il falloit employer l'aide du poinçon : c'eſt que l'effet de cette aide hauſſe le derriere du cheval ſans le chaſſer, comme le propre de la gaule eſt de le hauſſer & de le chaſſer enſemble : auſſi doit-on s'en ſervir pour celui qui ſe retient.

OBSERVEZ que vous ne devez point excéder votre cheval : on ne doit jamais chercher à en tirer que la moitié de ce qu'il peut fournir ; car ſi en maniant il s'affoiblit, & diminue d'haleine & de force, vous ſerez contraint d'uſer d'aides grandes & apparentes ; & par ce

moyen, l'action du Cavalier & du cheval est toujours totalement dénuée de grace.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

A

D

E

F

G

Jambes

J

L

M

P

V.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Ouvrage intitulé : *Le Nouveau Newkaſtle, ou nouveau Traité de Cavalerie Géométrique, Théorique & Pratique.* J'ai cru que l'impreſſion de cet Ouvrage ſeroit utile à ceux qui aiment la Cavalerie. Fait à Paris, le 12. Décembre 1746.

MONTCARVILLE.

PERMISSION DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, &c. qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le ſieur DUPLAIN l'ainé, Libraire à Lyon, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *le Nouveau Newkaſtle* ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage

autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, &c. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion; & nonobſtant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitieme jour du mois de Juin, l'an mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre regne le cinquante-cinquieme.

Par le Roi en ſon Conſeil,

LE BEGUE.

De l'Imprimerie de BUISSON.

e

Rudolfi ke
84

f 1.50





